

IX

Gouverner un grand pays, revient à cuire un petit poisson.

[...]

*Les gens ont faim ? Les gouvernements s'engraissent d'impôts
et le peuple reste affamé. (Lao Tseu)*

TdM

Éthique politique.....	5
Nouveautés	6
1969.....	6
Agora	9
Désordre alphabétique.....	10
Tilleuls, hortensia, bergers, technique... ..	10
Liberté	12
Gratuité	12
Enfer	13
Exagération exagérée	13
Russes et Québécois	13
Homme	13
Manipulatrice.....	13
Il y a des visages qui... ..	14
Anti Œdipe	15
Résister	15
Raison économique.....	16
Madagascar.....	16
Centre.....	16
Prière	17
Il se suicida en 1994	17
Vaches	18
Risque.....	19
Tas de... ..	19
Nouveaux barbares.....	19
Zimbabwe	20
Empire	21
OTAN emporte le vent	23
C'est ça (aussi) l'Amérique.....	24
Ça non.....	24
Saint Valentin	24
Ce n'est pas un nouveau Vietnam	25
Bête.....	25
Guerre et politique.....	25

Bull	26
Les Talibans	26
Publicité.....	26
Engagement	26
Suspension	27
Blair le démocrate.....	29
Staline	30
Services secrets.....	30
Edgar Varèse et l'Abbé Mugnier	30
Domage.....	31
Jenna.....	31
Multitude	32
Spectacle	32
Sondages	32
Séisme	33
Honte.....	33
Élections	33
Cinéma	33
Sans ou avec frontières.....	33
Sans complexes	34
Sealand	35
Vous dites que ça change ?.....	35
Aaara	35
Copyright	36
La Société du Spectacle	36
Ignacio	38
Classifications	40
Les États-Unis d'Europe	42
Mitterrand et Chirac	42
Justice	43
Géopolitique infantine	43
Trop	44
Queimada.....	45
Descansar.....	45
Analogies.....	46

Éthique politique

Supposez qu'une personne de culture A aille habiter dans un pays dont la culture dominante est la culture B et qu'un des individus de la culture B soit en contradiction avec un individu de A. Supposez aussi qu'on veuille vivre en paix et que, bien qu'on ne lésine pas sur les efforts, on ne puisse pas se mettre d'accord. Qui doit faire des concessions ? Peu importe la réponse, il est évident que la décision de renoncer à l'individu de B ou de A ne relève pas de l'éthique. Si elle relevait de l'éthique alors A et B seraient en opposition seulement en apparence et il y aurait un principe supérieur auquel on pourrait faire appel pour régler le conflit.

Tous les conflits, même les conflits éthiques — surtout les conflits éthiques — si on ne veut pas les régler avec les armées, doivent être arrangés par des échanges politiques : c'est donc la politique qui guide l'éthique et pas vice versa, comme aimeraient nous le faire croire ceux qui n'ont pas le courage de laisser les choix à l'arbitraire du politique — ce qui, souvent, n'est que le déterminisme des rapports de force. Mais si le politique détermine les choix, quels sont les principes qui rendent un choix politique bon ou mauvais ? Ce sont bien sûr des principes éthiques. C'est donc l'éthique qui guide le politique. Ce qui est en contradiction avec ce que nous venons d'écrire et qui nous ramène au politique, le lieu des contradictions. Éthique et politique sont tellement mêlées qu'il est complètement arbitraire, surtout quand on se fait guider par la raison, de dire qui pilote qui ou quoi c'est quoi. Un facteur qui permet de faire un peu de lumière — pas beaucoup, seulement un peu — c'est le temps. Les temps courts colorent le politique, les temps longs l'éthique. Probablement.

Voici un exemple pour rendre ces considérations moins abstraites. Soit A la culture d'un groupe musulman qui pratique l'excision et B la culture d'un village québécois, habité pratiquement seulement par des francophones d'origine catholique, où l'excision est considérée comme une mutilation monstrueuse. Supposez qu'une famille de culture A vienne habiter dans le village québécois et que, dans la famille, il y ait une fille de deux ans qui doit (doit, selon la culture A) être excisée. Des représentants du village essaient inutilement de convaincre la famille immigrée que ce qu'ils veulent faire est non seulement contraire à la loi, mais aussi contraire à toutes les valeurs de leur culture. Que faire, d'un côté et de l'autre de la barricade ? Je dis bien d'un côté et de l'autre car trop souvent dans les milieux « ouverts »¹ on oublie que si les Québécois doivent apprendre à accepter la culture des autres, les autres aussi doivent apprendre à accepter la culture québécoise. Que faire ? Chercher un principe plus général auquel faire appel. Impossible. On est déjà aux sources de l'éthique (individus, communauté, corps, torture, enfance, etc.) à moins que, de manière hyper naïve, on ne croie qu'il existe un principe unique duquel tout provient. Essayons donc de voir « politiquement » comment on pourrait régler le conflit.

- 1) Démocratiquement en comptant les gens pour et les gens contre l'excision. Cette solution n'est

¹ Les milieux réactionnaires qui refusent en bloc les cultures venant d'ailleurs ne méritent pas d'être considérés.

qu'une manière hypocrite de laisser gagner les Québécois.

- 2) En mettant en prison le père et la mère s'ils le font. Inutile de souligner les impacts d'un mal qui s'ajoute au mal sur la petite fille.
- 3) En demandant aux villageois de faire un effort pour accepter la diversité. Mais, où s'arrêter dans cette acceptation ? Peut-on renoncer à tous les principes et maintenir celui de la « diversité » en maître incontesté ?
- 4) Etc.

Il est clair qu'il est inutile de faire semblant de choisir rationnellement : le choix, comme tout choix qui n'est pas déterminé à l'avance, sera fondé sur les préjugés, les intérêts, les humeurs... sera arbitraire.

Mais qu'est-ce qu'« arbitraire » sinon un synonyme de politique ? Je vais donner ma réponse, ma réponse personnelle, subjective, arbitraire, etc. : il faut empêcher qu'on torture la fillette et, si les parents le font quand-même, on les renvoie dans leur pays d'origine où, probablement, pour la petite fille, la vie sera plus facile (je souhaite bien sûr que la vie des parents, par contre, soit plus dure). Si j'étais au village, il ne me resterait plus qu'à tâcher de convaincre les gens de la justesse de mon choix, chose certes plus facile que d'essayer de convaincre la famille d'excuseurs. Le principe derrière mon choix ? Je ne sais pas s'il y en a un ou des centaines mais, si je devais résumer, je dirais que, quand un nœud est inextricable, on le défait comme nous l'enseigne Alexandre.

Nouveautés

Tout emploi du terme mondialisation contribue au relâchement de la pensée. Mais lorsque l'indignation dépasse le seuil de garde, il est préférable de se laisser aller si on ne veut pas implorer. Manuel Castells : « Une révolution technologique, avec, au centre, les technologies de l'information, est en train de donner une nouvelle forme, à une vitesse toujours plus grande, aux bases matérielles de la société. Les économies de tous les pays sont interdépendantes, introduisant ainsi de nouvelles relations entre économie, État et société (...) les activités criminelles et les organisations de style mafia (...) sont aussi globales et informationnelles ». Le proustisme de bas étage qui, incapable de synthèse, analyse sociologiquement les pets des grillons pour nous conforter dans nos attentes du nouveau et pour justifier le salaire des chercheurs nous présente comme nouveau le fait que l'économie soit mondialisée. L'empire romain ou mongol, l'État français ou l'Islande, l'empire anglais ou la Grèce ancienne... l'économie a toujours été mondiale et a toujours agi de conserve avec la délinquance. La nouveauté, très relative, c'est que le monde est la terre entière et non seulement le patelin ou la nation — ce que les mouvements progressistes disent depuis que l'émancipation a été ramenée sur terre. Parlons donc d'économie terrifiée et terrifiante si on veut montrer un peu de précision et de sarcasme.

1969

En 1969 il n'y a pas seulement les manifs de deux cent mille personnes dans les rues italiennes ou américaines ; Jan Palach qui s'immole à Prague ; la publication de *Portnoy's Complaint* de Philip Roth ;

l'élection d'Arafat à la présidence de l'OLP ; le prix Nobel à Samuel Becket ; l'atterrissage sur la lune d'Apollo 11 ; Golda Meir Premier ministre d'Israël ; les démissions de de Gaulle ; Woodstock ; la mort de Ho Chi Min, de Jack Kerouac et de Theodor W. Adorno ; la naissance de Marianne et Nathalie ; la découverte des ondes gravitationnelles ; la sortie d'*Easy Rider*, d'*If*, de *Satiricon*, de *M A S H* et de *Women in Love* ; le Canadien qui remporte la coupe Stanley ; la première exécution de *Stimmung* de Stockhausen, de *Sinfonia* de Berio et de *Transfiguration* de Messiaen.

En 1969 il y a aussi le rapport DR 69-059 593 : *First Homicide Investigation Progress Report*, de la West Los Angeles *Division*, sur la mort de 5 individus le 9 août entre 24 : 00 heures et 04 : 15 heures : « (...) Sa tête était vers le sud et ses jambes, qui étaient repliées contre le corps dans une position fœtale, étaient vers le nord. Plusieurs blessures par arme blanche ont été remarquées autour de ses seins, une blessure dans la région abdominale supérieure et une blessure par arme blanche sur la cuisse droite. Elle était clairement enceinte de plusieurs mois. Il y avait des traînées de sang sur tout son corps. » Elle, c'est POLANSKI, Sharon Marie, CC No.69-8796.

J'ai consulté le rapport de police après avoir lu le témoignage de Charles Manson paru dans *The politics of Everyday Fear*². Charles Manson était le chef de la « famille » Manson responsable du meurtre de Sharon Polanski et de ses amis. Même s'il n'avait pas participé aux tueries, il a été condamné à mort — condamnation commuée en emprisonnement à vie lorsque la Californie a aboli la peine de mort.

Le juge : Avez-vous quelque chose à dire ?

Charles Manson : Oui.

Un oui, suivi de 14 pages de... de... de je ne sais pas très bien quoi. Incapable de commenter, j'ai choisi des extraits.

« *Je ne pense pas comme vous, les mecs. Vous donnez de l'importance à votre vie.*

...

Je sais que la seule personne que je peux juger c'est moi-même.

...

J'aime être avec moi-même.

...

Ces enfants qui sont allés chez vous avec des couteaux, sont vos enfants. Vous leurs avez enseigné. Je ne leur ai rien enseigné. J'ai seulement essayé de les aider à se tenir debout.

² Brian Massumi (ed.), *The politics of Everyday Fear*, University of Minnesota Press, 1993.

...

Vous avez fait de vos enfants ce qu'ils sont. Je ne suis que le reflet de chacun de vous.

...

Je suis assis et je vous regarde de nulle part, et je n'ai rien dans mon esprit, aucune méchanceté envers vous et aucun cadeau pour vous. Vous jouez le jeu de l'argent. Pourvu que vous puissiez vendre un journal, un peu de sensationnalisme, pourvu que vous puissiez rire de quelqu'un, vous moquer de quelqu'un et regarder du haut quelqu'un.

...

Ces enfants se sont drogués parce que vous leur avez dit de ne pas le faire. Vous leur avez donné seulement vos frustrations ; vous leur avez donné seulement votre colère.

...

Si je pouvais me mettre en colère contre vous, je vous tuerais tous. Si c'est coupable, je l'accepte.

...

Je suis ce que vous faites de moi, mais ce que vous voulez c'est un monstre ; vous voulez un monstre sadique parce que vous l'êtes.

...

Vous n'êtes pas vous, vous êtes des simples reflets, vous êtes des reflets de tout ce que vous pensez connaître, de tout ce qu'on vous a enseigné. Vos parents vous ont dit ce que vous êtes. Ils vous ont fait avant vos six ans, et quand vous étiez à l'école, et quand vous avez fait « croix de bois croix de fer », pour l'allégeance au drapeau, ils vous ont piégé dans la vérité.

...

Mon père est votre système.

...

La vérité est maintenant ; la vérité est ici ; la vérité est cette minute-ci et en cette minute nous existons.

...

Hier — aujourd'hui vous ne pouvez pas prouver ce qui arriva hier, vous auriez besoin de toute la journée et alors il serait demain.

..

Je n'ai jamais rien vu de mauvais. J'ai cherché le mauvais et il est relatif.

...

La sémantique entre dans un jeu de discours dans la salle d'audience pour prouver quelque chose qui est allé dans le passé. Il est allé dans le passé, et quand il est allé, il est allé.

...

Les mots vont en cercle. Vous pouvez dire que tout est pareil, mais c'est toujours différent.

...

Je tue tout ce qui bouge. En tant qu'homme, en tant qu'humain, j'assume la responsabilité de cela.

...

Je n'ai jamais créé votre monde, vous l'avez créé. Vous le créez quand vous payez vos impôts, vous le créez quand vous allez au travail, et puis vous le créez quand vous mettez en place un procès comme celui-ci.

...

Je n'offre aucune image paternelle. Je lui dis : « Pour être un homme, petit, tu dois te tenir debout et être ton propre père ». Mais il a encore soif d'une image paternelle.

...

Je ne crois pas en ce que vous faites. Je ne dis pas que vous vous trompez, et j'espère que vous dites que je ne me trompe pas en croyant en ce que je crois.

...

Je me demande pourquoi [le jury] ne me regarde pas. Ils ont peur de moi. Et, savez-vous pourquoi ils ont peur de moi ? À cause des journaux. Vous avez projeté la peur. Vous avez projeté la peur. Vous avez fait de moi un monstre et je dois vivre avec, pour le reste de ma vie parce que je ne peux pas lutter contre.

...

Si un mec me dit « Les Yankees sont les meilleurs », je ne vais pas discuter, pour moi c'est parfait, je le regarde et je lui dis « Ouais, les Yankees c'est une bonne équipe ». Si quelqu'un d'autre dit : « Les Dodgers sont bons », je suis d'accord ; je suis d'accord avec tout ce qu'ils me disent.

...

J'ai montré aux gens ce que je pense avec ce que je fais. Ce n'est pas ce que je dis mais ce que je fais qui compte, et ils regardent ce que je fais et ils cherchent de le faire, et parfois ils sont rendus faibles par leurs parents et ils ne peuvent pas rester debout. Est-ce ma faute ? Est-ce ma faute si leurs enfants ont fait ce qu'ils ont fait ? »

Terrible. Vrai ? Psychologiquement vrai. Politiquement vrai. Socialement vrai. Cette confession déborde de vérités. Pas besoin de baisser la voix. Je vous entends : « Trop facile accuser la société ! Nous ne nous attendions pas ça de toi. » Moi non plus, mais cette confession m'a fait un effet monstre. Comme celle de Saint Augustin.

Agora

Inscription au forum de discussion de *Libération* sur le freudisme. Sans intérêt. Et c'est normal. Les forums sont l'équivalent des discussions de café avec en moins la présence physique, donc ne sont rien — du point de vue de la discussion. Un lieu de cris et de plaintes. Utile, certes, comme le psy. De l'agora, au café, à Internet ? Internet comme une nouvelle agora ? Je ne vois pas comment. Ce qui me semble certain, c'est que les tenants de la démocratie électronique se fourrent le doigt dans l'œil s'ils croient que les forums sur Internet font avancer quoi que ce soit. Comme les tenants de la démocratie tout court quand ils disent que celle-ci est fondée sur la libre discussion.

Désordre alphabétique

Dans les pages centrales d'un quotidien américain il y a les photos des cinquante-huit premiers morts de la guerre contre l'Irak. Elles sont présentées sans aucun respect pour la hiérarchie ; tous les morts, des simples soldats aux capitaines (le degré le plus élevé parmi les 58), sont pêle-mêle, au hasard, c'est-à-dire en ordre alphabétique, le seul ordre qui n'en est pas un. Pas mal. Vraiment pas mal. Pas mal parce que cela en dit beaucoup sur la société américaine. Bien plus que les appels de leurs présidents. Je l'espère.

Tilleuls, hortensia, bergers, technique...

« Peuple » m'a toujours fait des effets fort désagréables : que ce soit dans l'acception nietzschéenne de « populace » ou dans celle romantique de « chair et sang de la nation » ; le peuple m'a toujours donné une irréprensible envie de me gratter, comme quand on me parle de poux ou de chenilles. Quand j'entends « peuple », je vois un troupeau de moutons qui suit un berger, passablement débile, le long d'éboulis surplombant un torrent enragé. À vrai dire, il y a un cas, un seul, où j'aime le mot « peuple » : quand il apparaît sur les enseignes des armées romaines. Là, ni lui ni le Sénat ne cachent leur rôle d'excuse pour l'armée de l'Empire.

Pour moi « masse » est un terme de la physique que la philosophie politique a emprunté par erreur : la masse est un blanc magma gélatineux qui me donne envie de vomir par excès d'insipidité. Je ne dirai rien de « foule », parce que je la lie à la sortie des stades de mon pays natal et aux cris bestiaux des protestataires quand on lapide une femme adultère. Je suis donc fort heureux que les philosophes de la pensée forte italienne aient redoré le blason de « multitude ». La multitude n'a rien de sirupeux, ni de bête ; elle est un ensemble qui n'a besoin ni de glu ni de chaînes pour garder les individus réunis.

Elle est une fourmilière de cigales.

Allons à une des sources : « La multitude postmoderne est un ensemble de singularités dont l'outil de vie est le cerveau et dont la force productive est la coopération »³. Pour coopérer il suffit d'avoir quelque chose en commun : la langue, quelques millénaires de culture et quelques millions d'années de biologie. La multitude est dans le commun mais, dans le commun, elle ne se perd point. Je dois admettre que j'aime la tentative de comprendre les phénomènes politiques et sociaux, en faisant levier sur la multitude, aussi parce que cela permet à Nietzsche d'entrer, par la grande porte, dans l'auberge de la gauche et de régler ainsi, temporairement, l'épineuse question de son appartenance⁴. *Commun*, comme *multitude*, est un angle, une clef, des outils, un point de vue : disons un concept qui permet de comprendre la multitude et qui, en même temps, par celle-ci est éclairci. *Commun* est loin de *communauté* comme *multitude* l'est de *peuple*, surtout parce que, dans le commun, qui est sans moutons (et sans Être aussi), on n'a pas besoin de bergers. Le commun existe parce qu'il y a le langage, parce qu'on est des hommes. On est ainsi faits que, dès qu'on parle — en silence, avec des sons ou par écrit — on trouve

³ Toni Negri, « Multitude », en *Kairos, Alma Venus, multitude*, Calmann-Levy, 2001.

⁴ Ce qui m'étonne, c'est qu'on fasse comme si de rien n'était.

toujours quelque chose de commun. Qu'il creuse les différences ou qu'il abstraie les similitudes, le langage ne peut se « libérer » du commun.

Quand je lève les yeux de mon ordinateur, je vois, dans le minuscule jardin qui me sépare des Dominicains, un énorme tilleul⁵ et un hortensia⁶ bien dodu. Qu'ont-ils en commun, que partagent-ils, ces deux hôtes de mon jardin ? Rien, qu'ils sachent. Beaucoup, que je sache. Dès qu'on en parle, le tilleul et l'hortensia ont beaucoup de choses en commun, le sol et l'air par exemple — pour ne pas parler d'un propriétaire ; mais ni le tilleul ni l'hortensia ne le savent, c'est là leur chance. S'ils le savaient, s'ils parlaient, j'ai l'impression qu'ils ne verraient pas ce qu'ils ont en commun mais qu'ils seraient sensibles surtout aux différences (on ne demande pas à des végétaux d'abstraire !) : le tilleul verrait une espèce d'arbuste, court sur pattes, avec de grosses fleurs blanches et vulgaires ; l'hortensia verrait un long tronc nu avec des fleurs rachitiques. Ils s'accorderaient sans doute pour dire : « Le fait que nous partagions le même terrain et le même arrosoir est sans importance, ce qui est important c'est notre diversité. » Mais on n'a pas besoin d'aller si loin pour parler du commun. Il suffit de considérer, que sais-je ? un berger sicilien⁷ et un berger des collines Matopos⁸ au IV^e siècle avant Jésus-Christ, pour voir qu'ils avaient bien des choses en commun. Ils avaient le même sol, mais, surtout, le même besoin de survivre en se déplaçant avec des troupeaux : ce qui est plus que suffisant pour que des hommes aient à peu près les mêmes comportements, les mêmes ruses, les mêmes désirs... la même culture. Les deux ne le savaient pas même s'ils portaient inscrits dans leurs comportements et dans leurs pensées les fruits de ce qu'ils partageaient. Les deux sont comme mon tilleul et mon hortensia. S'ils s'étaient rencontrés ils n'auraient vu que les différences — de langue, avant tout. Mais, les humains ne sont pas des tilleuls, ou, si on ne veut pas trop insister sur les différences, les humains sont des tilleuls dont une partie (les commerçants et les philosophes, en particulier), pour survivre, parlent avec d'autres humains, même s'ils sont éloignés et, pour vendre leurs marchandises ou leurs idées, analysent les différences et cherchent les similitudes. Avant que la technique ne permette de réduire toute la terre à un monde, le commun était donc, surtout, le commun de la proximité physique. Que le Christianisme et l'Islam aient trouvé un commun abstrait comme l'âme est beaucoup moins important qu'on ne le pense. La reconnaissance du commun, avant l'arrivée d'une technique qui permet de voir de ses yeux⁹ les « autres » plus autres que les autres, était déléguée à des intellectuels, des prêtres, des penseurs, des gens instruits qui créaient un commun, soit

5 *Tilia platyphyllos*, vulgairement tilleul de Hollande.

6 *Hydrangea*, de son nom scientifique. L'hydrangea appartient à la famille des *saxifragacées*, sous-classe des *dialypétales*, classe des *dicotylédones* (classe des végétaux phanérogames angiospermes comprenant les plantes à ovaire renfermant deux cotylédons dans la plantule de leur graine).

7 Île appartenant à l'Italie depuis 1860 et située dans la méditerranée devant la Tunisie. Célèbre, entre autres, pour être la terre d'origine d'Archimède et d'Al Capone et pour avoir servi de cadre au massacre des Français lors des vêpres du 30 mars 1282 (Vêpres siciliennes).

8 Collines du Matabeleland dans le sud du Zimbabwe, célèbres pour les peintures Khoikhoi de la période 5 000 ... 2 000 avant Jésus-Christ. Le Zimbabwe est aussi célèbre pour les restes de l'*Homo sapiens rhodesiensis* qui, quoi qu'en pensent les Anglais, est un ancêtre de Mugabe et non de sir C. Rhodes. Selon les dernières études réalisées à l'Université libre de Bulawayo en collaboration avec l'institut Trempet de l'UQAM, C. Rhodes, comme une très grande partie des Blancs européens, descendrait de *Simia stupida britannica* (des hommes simiomorphes découverts par des chercheurs Zimbabweiens dans le sud de l'Angleterre) et non de l'*Homo sapiens*.

9 Avec l'aide d'instruments qui nous appartiennent, comme les yeux.

comme un fondement abstrait soit comme un but, pareillement abstrait¹⁰. Maintenant que nous gagnons notre pain en parlant, en construisant des machines qui creusent la terre sans nous, qui sont même capables de construire d'autres machines ; en mettant au centre notre cerveau plutôt que nos muscles, on n'a pas besoin d'intermédiaires (sinon d'autres comme nous, qui ne portent aucune Vérité dans leur sac) pour voir les autres. Quand un Japonais, un Indien, un Français ou un Américain sont assis devant leur ordinateur pour écrire un programme, ils partagent certainement autant de choses que les bergers et les tilleuls, à une différence près : ils se voient, sans besoin d'intermédiaires, comme des individus qui coopèrent malgré la distance.

Malgré la distance, aujourd'hui, on partage (comme auparavant les gens instruits avec les livres), plus qu'avec les livres.

Aujourd'hui, à cause de la distance, on peut chercher un commun plus petit que la terre sans que le commun ne se transforme en un enclos communautaire (c'est l'espoir de la gauche politique), ou en un trou narcissique (c'est l'espoir de la gauche psychologique).

Liberté

Trois journalistes et un certain nombre d'anarchistes ont été arrêtés pour une manifestation contre la propriété privée. La fédération des journalistes justement s'insurge et, pour souligner l'idiotie des policiers, souligne que cela se passe à la veille de la journée mondiale de la liberté de presse. Mais les policiers ne sont pas plus idiots que les journalistes. Si ces derniers ont été arrêtés « dans l'accomplissement de leur travail », les policiers ont défendu la propriété privée « dans l'accomplissement de leur travail ». Les journalistes étaient censés couvrir la manifestation et non leur travail. Mais, ils ne font que se défendre en défendant cette liberté de presse qui souvent trouble nos matinées avec la poudre de l'écrit, comme les méprisés fachos texans défendent leur propriété avec la poudre des *guns*.

Gratuité

Je me suis toujours demandé pourquoi on se scandalise tellement pour la violence « gratuite », la violence style *l'Orange mécanique*, pour nous entendre. Souvent on se sert d'événements de violence gratuite aux États-Unis, pour montrer comment une société qui a perdu toutes ses valeurs, fondée seulement sur la consommation, etc. ne peut qu'avoir comme résultat des mouvements de haine et de violence qui semblent sortir de *nowhere*. Ces fous qui entrent dans une école et tirent sur les profs et les élèves... Je dois dire que je préfère cette violence à celle de l'armée américaine, à celle de Ben Laden, à celle de Putin, à celle de la police française, à celle des banquiers suisses... Je préfère la violence gratuite à celle qui est institutionnalisée. Je la préfère aussi (et ici je vais dire une énormité) parce que souvent la violence gratuite n'est pas si gratuite que cela mais est une conséquence de l'autre.

¹⁰ Mais dans l'abstraction *source* et fin sont complètement interchangeables, il suffit d'un peu de rhétorique. Les Grecs, maîtres en rhétorique, le savaient tellement bien qu'ils parlaient *cause finale* et *cause agente* comme de deux éléments de la *cause*.

Enfer

Quand j'entends que Netanyahu veut remettre de l'ordre, ou que des fascistes détraqués ont encore envoyé des jeunes habillés de bombes se suicider pour une cause qui aurait pu être juste je vois la terre comme une mauvaise copie d'un bouge dantesque.

Exagération exagérée

N'importe quoi pour me convaincre de faire un enfant. L'autre jour, quand je lui opposai que l'enfant aurait limité mon activité politique, il eut le mauvais goût de me dire « Tu pourras lancer ton bébé contre les policiers. »

Russes et Québécois

En lisant les réponses de Tolstoï aux critiques faites à *La guerre et la paix*, encore une fois les Russes m'ont fait penser aux Québécois : *Tous ceux qui ont fait la guerre savent à quel point un Russe est capable de bien faire sa besogne au combat, et combien il est au contraire peu capable de décrire ses actes avec les vantardises et les mensonges de rigueur. Tout le monde sait d'ailleurs que dans nos armées, la mission d'établir relations et rapports est remplie surtout par des étrangers.* J'ai pensé aux Québécois pas à cause de leur rapport à la guerre mais par leur peu d'aisance avec la vantardise.

Homme

L'homme est un animal politique, c'est-à-dire un animal poreux.

Manipulatrice

« Une vraie manipulatrice », elle dit avec orgueil, comme je venais de caresser sa chatte qui continuait à se frotter à mes mollets. Mon âme pria Dieu de la pardonner car elle ne savait pas ce qu'elle disait, et ma voix : « Sais-tu que *L'homme sans qualités* changea de carrière quand il lut qu'un cheval pouvait être génial ? » Elle me regarda avec un léger voile d'étonnement dans ses énormes yeux châtaigne : « C'est quoi que tu veux dire ? Crache. » Je lui dis que je ne savais pas ce que je voulais dire, mais qu'une chatte manipulatrice me faisait sourire ; je n'eus même pas la classe de lui épargner le jeu sur les mots que n'importe quel couillon aurait fait : « Elles préfèrent être manipulées ». Pour fermer cette parenthèse gênante, je lui demandai un café.

« Tu me prends pour une nouille. Tu crois que je ne peux pas te suivre dans tes contorsions intellectuelles et tu changes de discours... comme d'habitude.

- Ce n'est pas ça... c'est sans intérêt... c'est une association crétine, comme j'en fais à tout bout de champ.
- Quand ça fait ton affaire les associations, même les plus crétines, sont importantes. Elles permettent à l'inconscient de... comment dis-tu ? de... parler à l'inconscient de l'autre...
- Tu caricatures.
- Alors vas-y.

- C'est sans intérêt... mais... c'est simple. Pour moi « manipuler », c'est ce qui caractérise les humains parce qu'ils sont les seuls à avoir des mains. À l'origine, pour nos ancêtres les Romains, le « manipule » est une poignée d'herbe ou de foin assez petite pour pouvoir en faire quelque chose avec ses mains — pour pouvoir la *manier*. Les vaches mangeaient, tiraient ou rumaient le foin mais ne le manipulaient pas. Les animaux ne peuvent pas manipuler car ils n'ont pas de mains... C'est par translation que, par la suite, on parlera des manipules dans les légions.
- Ça je le sais. Comme tu sais que *manipuler* a aussi une signification plus abstraite...
- Oui. Mais, même le sens plus abstrait d'*influencer* reste pour moi chargé de... de mains. Si tu veux que je dise une de ces idioties qui semblent profondes seulement parce qu'elles juxtaposent des concepts qui d'habitude ne se parlent pas ; du genre qui, sans doute, ne mérite même pas le nom de contorsion, alors je te dis que, sans les mains, il n'y a pas de parole, que l'homme est l'animal avec des mains et seulement après un animal qui parle et donc politique.
- Je vois. Ça devient lourd.
- C'est à cause de cela que j'ai pensé au cheval génial de Musil. Comment un cheval peut-il être génial s'il n'a pas de mains ? Tu vois, c'est bien bête.
- Oui, c'est bien bête. »

Il y a des visages qui...

Cette fois je suis irritée contre moi-même. Je ne peux pas m'empêcher d'être contente que Ahmed Yassine ait été tué. Contentée et irritée. Irritée parce que je sais que ce meurtre est une erreur politique très grave, mais... Yassine a une gueule si antipathique, il incarne tellement bien la haine de la vie, il est tellement dans la mort qu'il est difficile de ne pas se réjouir de la connerie de l'armée israélienne et des décisions politiquement suicidaires de cette brute de Sharon.

Ce visage de moine hypocrite et violent me fait gerber. *Le fait que je trouve belles les gueules de Condoleezza Rice, de Powell et de Mugabe devrait me faire réfléchir un peu plus, j'en conviens, mais j'ai l'impression que dans les visages de ces derniers il y a quelque chose de ce monde, un brin de vie que Yassine n'avait pas.* Cette aversion de Yassine et des gens qui envoient à la mort certaine des centaines de jeunes musulmans est tellement profonde que je ne crains aucun excès. Par exemple : je crois profondément que le comportement des SS est moins haïssable que celui de Yassine et des chefs qui l'entourent.

« Ne dis pas de bêtise !

- Ce n'est pas une bêtise. Comme Yassine, les SS étaient dans la haine et dans la mort. Mais, à différence de Yassine, les SS n'étaient que pour la mort des autres : des êtres qu'ils jugeaient nuisibles comme les Juifs, les communistes, les homosexuels... Yassine est aussi pour la mort des siens ! Assis sur le trône malade d'une chaise roulante, il envoie vers une mort sûre une jeunesse pleines d'idéaux et vide d'argent,

— Comme les Japonais leurs kamikazes

— Oui, mais là encore Yassine est moins excusable. Les kamikazes étaient envoyés contre des militaires tandis que les aspirants martyres musulmans sont envoyés contre des gens qui ne sont pas nécessairement en guerre. La pourriture actuelle des Islamistes me semble comparable seulement à celle de l’Inquisition catholique ou à la folie d’un Luther ou d’un Müntzer. »

Il faut que j’arrête, autrement je nous gâche la soirée. Je ne lui parlerai donc pas de ceux qui se sont fait sauter à Madrid pour aller plus vite au paradis, rejoindre Yassine.

On dit qu’il ne faut pas souhaiter la mort même à son pire ennemi. Je suis d’accord, à moins que celui-ci ne croit pas que la vraie vie soit après la mort.

Anti Œdipe

Ils disent que c’est lui, Joseph, qui a tué son père. Ils disent aussi que ce n’est pas son père : « Il n’a rien du Bantou, personne de plus Tutsi que lui ! ». Comme Brutus et César. Un jour, dans mille six cents ans, un Chèque Spire malien chantera la tragédie des Kabila. Sans ironie — de ma part.

Résister

Jeunes, beaux, forts, enthousiastes, ils me demandent de leurs donner un coup de main pour un manifeste contre...

J’ai habillé un mot, *résister*, qui revient souvent dans leurs conversations. Ils ont trouvé que je l’ai trop habillé.

Résister à la machine du travail qui génère du travail pour nous transformer en machines à sous de la consommation.

Résister à la résistance des États à la circulation des gens.

Résister à la flatterie d’une culture qui nous vide et transforme tout ce qu’elle touche en spectacle.

Résister à la peur du terrorisme que le terrorisme des États alimente.

Résister aux multinationales qui déplacent capitaux et usines sur une terre qu’elles transforment en une sphère sans reliefs.

Résister à une démocratie où nos représentants représentent leurs intérêts.

Résister aux « petites entreprises » qui essayent de nous avoir avec des slogans semblables aux nôtres.

Résister au moralisme des imbéciles que le capital place dans ses écoles, dans nos familles et dans leurs bureaux pour nous enrôler dans l’armée du conformisme.

Résister à la télé, au cinéma, aux concerts et aux livres qui rendent les manoirs du pouvoir toujours plus imprenables.

Résister aux réactionnaires qui crachent sur l’aujourd’hui pour nous ramener à un hier de violence et de pauvreté.

Résister à ceux qui font la révolution à coup de bière, à ceux qui la font dans les salons bourgeois, à ceux qui l'assèment dans les universités.

Résister aux vendeurs de lieux communs, de publicité, d'armes et de conseils. Résister aux vendeurs.

Résister au retour des religions que les vieux dans les derniers mètres de leur inutile course exaltent.

Résister à la destruction systématique de la nature par des boucheries-usines, par des coupes à blanc, par des centrales nucléaires, par le tourisme.

Résister aux valets du capital qui bâtissent des monuments à l'impuissance.

Résister aux jeunes qui incluent tout dans un tout mièvre.

Résister aux bureaucrates, aux psychologues, aux journalistes, à tous ceux qui imposent les règles des maîtres.

Attaquer ceux qui divisent notre résistance.

RÉXISTER

Raison économique

On ne peut pas critiquer l'État et sa bureaucratie parce qu'ils ne gèrent pas rationnellement la chose publique et, en même temps, être contre l'économisme ambiant. La raison de l'État et de la bureaucratie occidentale n'est que raison économique. Heureusement.

Madagascar

Il vient de passer un mois au Madagascar et il nous en parle sans prétendre de le connaître. Il nous parle : *Des routes qui, depuis le départ des français, n'ont plus été entretenues... de l'impossibilité de conduire une voiture sans un chauffeur indigène, car la police bloque tous les étrangers pour les taxer... de maisons où on vit à dix et qui sont un tiers de mon salon ... du déboisement sauvage fait par les « sauvages » (et non par les Occidentaux) ... de l'eau potable qui n'est plus potable à cause des infiltrations de sel... de la pauvreté... de la pauvreté... et de la pauvreté, encore.*

L'empire est loin. Après le départ de mon copain, je mets les trois mouvements de « Pétrouchka » dont « on n'a jamais retrouvé l'immense palette de couleurs et le dynamisme inexorable¹¹ » comme dans l'exécution de Pollini et je l'écoute en transe, à côté de mon compagnon qui garde les yeux fermés pendant les quinze minutes et 19 secondes bouleversants de l'exécution. Que l'empire est loin ! L'empire, comme nous en ce moment, se fout de la pauvreté. L'art opium des pauvres.

Centre.

Même en admettant que « gauche » et « droite » aient perdu leur importance politique, dans le corps des bipèdes pelés que nous sommes, la gauche et la droite restent bien distinctes, même si elles peuvent se serrer

¹¹ Tiré de la présentation de David Fanning pour la reprise sur CD de *Deutsche grammophon* d'un enregistrement de 1972 de Maurizio Pollini.

la main.

Dans le désir, gauche et droite comptent comme le deux de trèfle.

Dans le désir, tout se joue au centre, près de la fourche.

Pas de désir à gauche, pas de désir à droite.

Je ne sais pas si une bonne société doit être organisée à l'image des humains, mais ce que je sais, c'est que ce qui fait des hommes des êtres vivants, ce qui bande le corps et l'esprit, est au centre.

Je sais aussi que, depuis quelques décennies, droite et gauche se rapprochent du centre pour tuer le désir.

Prière

Les Irakiens ont filmé le meurtre d'un civil italien qui travaillait pour les Américains en Irak. Voilà ce qui se passe quand on est en guerre. Mais il n'était pas un militaire !

Arrêtons de faire les andouilles ! Depuis quand, dans les guerres, on épargne les civils ? On les a toujours violées, rendu esclaves, torturés... Ce n'est que dans les livres de théorie militaire qu'on dit que les civils ne doivent pas être touchés. Ou dans les articles des nostalgiques d'une époque où la guerre formait les jeunes.

En tout cela il y a quelque chose de absurde : parler d'héroïsme et demander qu'on dresse un monument à quelqu'un qui n'a rien fait, sinon essayer de faire du fric en exploitant une guerre. *Oh tempora, oh mores* ! Prions pour que son âme repose en paix mais, je vous en prie, prions surtout pour que le mot « héros » aussi repose en paix.

Il se suicida en 1994

Si, dans les années cinquante, Diogène s'était baladé dans les rues de Paris il aurait sans doute eu plus de chance qu'à Athènes. Surtout s'il avait arpenté l'espace restreint défini « par l'intersection de la rue Saint-Jacques et de la rue Royer-Collard ; celle de la rue Saint-Martin et de la rue Greneta ; celle de la rue du Bac et de la rue des Commaillles », il aurait trouvé au moins un homme : Guy Debord — surtout s'il était entré dans les bars et les cafés, comme il l'aurait sans doute fait. Guy Debord n'était ni un théoricien ni un essayiste ni un cinéaste ni... C'était un homme. Ce qui est trop, surtout pour professeurs et journalistes qui, ombrageux comme des bardots, s'effraient à la moindre prise de position sincère sur soi-même : « *Rien n'est plus naturel que de considérer toutes choses à partir de soi. Choisi comme centre du monde : on se trouve par là capable de condamner le monde sans même vouloir entendre ses discours trompeurs. Il faut seulement marquer les limites précises qui bornent nécessairement cette autorité : sa propre place dans le cours du temps, et dans la société : ce qu'on a fait et ce qu'on a connu, ses passions dominantes.* » Je dois confesser que moi aussi j'ai eu des difficultés lors de mon premier contact avec ses écrits. Mais des difficultés d'un autre genre : celle d'une jeunesse, passablement ignorante, qu'à la réflexion philosophique l'école ne formait pas et que la rue traînait parfois dans une agitation que nous appelions politique.

Dans les années soixante-dix, je me baladais dans les rues d'Aix-en-Provence et, un jour oui et l'autre aussi, je me plantais devant la vitrine de la librairie *Vent du sud* où j'ai découvert pratiquement tous les auteurs

auxquels je suis restée fidèle. J'y découvris aussi *La société du Spectacle*, un livre que je lus sans guère y comprendre et que je viens de redécouvrir vingt-cinq ans plus tard. Un livre dont les chapitres courts, denses, rigoureux, dépourvus de sensiblerie, incroyablement lucides et sans concession, rappellent obstinément que la société occidentale est fondée sur une véritable barbarie et que le spectacle en est en même temps le fond et le miroir. Un livre qui m'a redonné le goût de l'engagement et l'envie de lutter plus qu'avec des mots. De lutter contre les mots.

Panégryrique est un court texte autobiographique sans patelinage, à la démarche sûre et dont la lucidité le rapproche d'*Ecce homo*. Une autobiographie sans détours psychologiques ni complaisance qui décrit l'homme et l'époque dans un même élan : « *Je vais dire ce que j'ai fait (...) les grandes lignes de l'histoire de mon temps en ressortiront plus clairement.* » On s'en doute, si les citations foisonnent ce n'est pas « *pour donner de l'autorité à une quelconque démonstration [mais] pour faire sentir de quoi auront été tissés en profondeur cette aventure, et moi-même* ». Parlant des journalistes et des intellectuels critiques de ses écrits pas toujours faciles et lointains, en apparence, de la langue parlée, il écrit qu'ils « *ne savent pas parler* » et « *leurs lecteurs non plus* », pris comme ils sont avec un langage « *moderne, direct, facile [qui] favorise une certaine solidarité rapide* ». Eux et leurs lecteurs. Les ennemis. La majorité. Les souteneurs plus ou moins enthousiastes et plus ou moins dupes d'une société méprisable où les gens qui n'accordent « *que très peu d'attention aux questions d'argent, et absolument aucune place à l'ambition d'occuper quelque brillante fonction* » sont « *si rares parmi [ses] contemporains* ». Son radicalisme comme son refus du compromis ou des nuances sont à la fois vivifiants et désespérants : « *j'avais toujours dit franchement que ce serait tout ou rien (...) Quant à la société, mes goûts et mes idées n'ont pas changé, restant le plus opposés à ce qu'elle était comme à tout ce qu'elle annonçait vouloir devenir.* » Il vécut dans la rue et loin des lieux du savoir abstrait, pour la révolution. Il vécut dans les bars où il buvait, il buvait, il buvait... vin, bière, rhum, punches, akuavit, cognac... « *on conçoit que tout cela m'a laissé bien peu de temps pour écrire, et c'est justement ce qui convient : l'écriture doit rester rare, puisqu'avant de trouver l'excellent il faut avoir bu longtemps* ». Il voyagea, connut quelques amours et retourna aux ruines de Paris « *puisque'alors il n'était resté rien de meilleur ailleurs. Dans un monde unifié, on ne peut s'exiler* ». Il s'est beaucoup intéressé au monde de la guerre qui « *présente au moins cet avantage de ne pas laisser de place pour les sots bavardages de l'optimisme.* » Un homme noir, donc ? Certes. Mais y a-t-il d'autres possibilités pour un homme qui voit que « *la servitude veut désormais être aimée véritablement pour elle-même* » ?

Vaches

Sachant que j'aime les vaches, elle m'en ramène une, du Dollorama du coin, très kitch, *made in China*, hollandaise, aux petits yeux rapprochés qui n'ont rien des yeux de vache. Deux clochettes, avec leur battant, bien sûr ! sont attachées à un collier de paille. Le tout pour 1 \$.

Je commence par faire un constat banal, du genre : des vaches faites dans un pays qui n'a pas de vaches... et puis mon attention est attirée par les boucles parfaites du collier. Je commence à réfléchir à haute voix

sur... l'espoir des mains paysannes des Chinoises qui ont fait ses boucles, une à une... l'humanité que ces boucles transportent en Occident dans les nombreuses maisons pauvres qui ne craignent pas le kitch et dans les moins nombreuses qui logent des petits enfants... le contraste entre la chaleur des bacs à paille que les doigts rapides effleurent et les machines qui crachent les vaches dans des lointaines usines...

« Tu ne peux vraiment pas t'empêcher de faire une théorie sur tout », qu'elle me dit et sa pitié légère me muselle.

Risque

Il déclare qu'il s'est entraîné dans les champs de Al Quaida en Afghanistan, mais qu'on l'a arrêté parce qu'il est Arabe. Je trouve qu'il exagère. De telles affirmations sont terriblement dangereuses, elles risquent de rendre sympas les militaires américains.

Tas de...

Gens. Boèce (480-525) écrit que *peuple* et *tas* sont des unités obtenues par agrégation de *multitudes*. Il ne fait pas de différence entre *peuple* et *tas*. Vision d'aristocrate ? Je ne crois pas. Ignorant curieux, je parlerais plutôt de glissement de signification de *peuple*. Le peuple de *Senatus Populusque Roma* n'était pas une communauté ethnique et n'avait pas d'âme nationale. Le peuple romain comme un tas de gens et les peuples du XX^e comme des tas de consommateur ? À vous la difficile réponse.

De choses. On en dit de choses sur le terrorisme, sur les Américains (méchants), sur les Taliban (fanatiques), sur l'Occident (prétentieux), sur les Musulmans (intégristes)... On veut récupérer les « bons » musulmans pour qu'ils nous aident contre les méchants (Taliban). Grave erreur. Il n'y a pas de bons Musulmans, ni de bons Chrétiens, ni de bons Juifs. Il y a des gens (bons et méchants, si vous êtes intéressés à de catégories si mauvaises) que les religions rendent fanatiques. Dans un monde où on n'a plus besoin de religion, la religion ne peut qu'être artificielle — bien plus artificielle que la technique. Mais, si « l'artificialité » de la technique nous déstabilise, celle de la religion nous ancre dans la haine de la vie (la nôtre) et de celle des autres. Vous me direz que c'est la « méchante » technique qui jette les gens dans les bras de la religion ! Que vous êtes mauvais (sans guillemets) !

Nouveaux barbares

Avant le 11 septembre j'avais décidé d'écrire quelques réflexions sur les nouveaux barbares. J'en parlai à des amies qui avaient l'air d'être à peu près d'accord. Après le 11, la plus engagée parmi elles me dit : « J'espère que tu n'écriras pas tes histoires sur les barbares. Ça porterait de l'eau au moulin du racisme et on n'en a vraiment pas besoin, en ce moment » Je l'ai écoutée. Mais après avoir constaté un degré de dénégation inimaginable parmi mes amis musulmans, je me suis senti autorisée, par le tribunal de la rectitude politique, à dire, moi aussi, mes quatre vérités sur l'invasion de l'empire américain. Pour ne pas

déblatérer, je me limiterai à parler de l'invasion du Québec, la province de l'empire où je vis.

Les nouveaux barbares — des barbares psychologiques comme il se doit dans une société post-moderne — sont groupés en tribus reliées par un réseau acéphale d'affinités. Les tribus principales sont les Vandales¹² (Maroc), les Ibérogoths¹³ (Espagne et Portugal), les Uns (Algérie), les Bructères et les Chattes (France), les Italotunisigoths (Italie et Tunisie), les Suèves (ex-Yougoslavie), les Grécogoths (Grèce) et les Alains (Moyen-Orient). Dans une province comme le Québec, caractérisée par un très grand sens de l'hospitalité et où la parole est rarement employée comme une arme, les nouveaux barbares imposent facilement leurs points de vue (souvent sans intérêt mais toujours bien aiguisés) à l'aide de discours-armes trempés dans la soif de pouvoir. Leurs opérations de nettoyages psychologiques, d'une efficacité redoutable, sont souvent appuyées par l'armée de réserve du mépris continuellement alimentée par des intellectuels autochtones asséchés. Les difficultés de vie dans leurs pays d'origine, donnent aux barbares une force que les Québécois ont canalisée sur d'autres choses que les luttes de coqs. Même si on commence à voir une certaine assimilation des Goths, il est clair que les Vandales, les Uns et les Alains conduisent des opérations de terrorisme¹⁴ culturel qui amenuisent toujours plus les espaces de paix. Les nouveaux barbares exploitent énormément le bluff (mais dans une guerre de paroles y a-t-il d'autres manières de gagner ?). Je dirai même que leur arme est le bluff. Mais si les barbares bluffent et les Québécois ne s'en aperçoivent pas c'est qu'ils ne sont pas très malins, pourrait penser quelqu'un parmi vous. Si tel est le cas ou bien vous êtes un barbare ou vous avez assimilé l'idéologie barbare sans vous en rendre compte. Contre le bluff, pour une civilisation qui ne veut pas retomber dans la barbarie psychologique, il n'y a que le choix du silence. Position extrêmement difficile à atteindre et surtout à garder. C'est pour cela qu'une partie des Québécois cède au bluff et se retranche dans des positions puristes d'où elle riposte avec des armes racistologiques. Ces Québécois sont malins, comme les barbares.

Zimbabwe

Au Zimbabwe le 2 % des blancs possédait plus que le 50 % de la terre. Toute la presse Occidentale attaque Mugabe qui, au lieu d'apaiser les esprits, pousse les vétérans de la guerre d'indépendance à occuper les terres des blancs : un dictateur exécrable — comme tous les dictateurs qui ne se plient pas aux diktats des démocraties occidentales. Ils ont le culot d'écrire qu'il faut indemniser les blancs et ils nous emmerdent avec l'éternelle comparaison avec les « bons » gouvernants de l'Afrique du Sud ! Le pourcentage de riches au Zimbabwe n'est pas très différent de celui des États-Unis. Et pourtant tout est différent. Dans l'ex Rhodésie la couleur de la peau est un trait encore moins secondaire qu'aux États-Unis et elle est bien plus importante que le bout d'injustice envers les quelques blancs qui perdent « leurs » terres. Il y a certainement des braves gars parmi ces blancs, des démocrates qui appuient les réformateurs, par exemple ;

¹² Pour ne pas trop alourdir le texte je n'écris pas les préfixe *Néo*, comme il se devrait.

¹³ Les Ibérogoths de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale, tout en ayant des spécificités intéressantes, je préfère les considérer comme des simples variantes de la tribu européenne.

¹⁴ C'est cette position sur le terrorisme intellectuel des barbares en provenance de pays musulmans que mes amis anti-américains trouvent très dangereuse.

il est sans doute vrai que Mugabe vise surtout les opposants noirs mais il est surtout vrai que les noirs ne doivent pas oublier la tragédie de leurs ancêtres. Ceux qui participent à des manif contre la mondialisation devraient plutôt manifester contre les blancs du Zimbabwe, symbole bien vivant d'une mondialisation qui persiste et signe depuis des siècles.

Lu dans un quotidien canadien : « Les Blancs ont dû abandonner 30 fermes qui ont été immédiatement pillées. » Et que veux-tu qu'ils fassent les Noirs sans terre, sans travail, sans argent, sans pouvoir, sans... tout.

Lorsque la situation est dramatique il est de mauvais ton de peser ses mots même dans un quotidien sage comme *Le Monde*. La réforme agraire au Zimbabwe « tourne au nettoyage ethnique ». Pourquoi ? Parce que 215 fermiers blancs ont été arrêtés, ont été remis en liberté sous caution et devront se présenter devant un tribunal « qui pourrait les envoyer pour deux ans en prisons ».

Elle me dit : « Arrête ton charre ! T'en as pas marre ! Même Doris Lessing a dénoncé la folie de Mugabe. Même Bush a déclaré que le statu quo politique au Zimbabwe est inacceptable ».

Empire

Dans l'histoire de l'humanité, on retrouve des dizaines d'empires très différents par l'étendue, la durée, la cohésion, l'organisation politique, etc. L'Empire romain d'Orient dure plus de mille ans et celui de Napoléon 1^{er} une seule décennie, et pourtant tous les deux sont désignés comme des empires ; l'Empire mongol allait de la Corée à la mer Adriatique et l'Empire Torwa ne couvrait même pas tout le Zimbabwe, mais on nomme les deux « empires » ; n'est-ce pas un empire que celui du Soleil-Levant qui avait une cohésion que le Saint-Empire romain germanique ne pouvait même pas imaginer ? L'Empire britannique se targuait d'être démocratique, mais il est loin d'être sûr que, côté Russie, Ivan IV fût un grand démocrate quand il se fit appeler Tsar. Il faut dire que cette prolifération est due aussi aux conquérants occidentaux qui, dès qu'ils occupaient des terres, pour se donner un peu plus de gloire, appelaient « empire » toute organisation politique autochtone un tant soit peu complexe. À ce propos, il suffit de penser au nombre d'empires que l'Empire britannique défit dans ses conquêtes africaines ou asiatiques ! On peut résumer ainsi la signification d'*empire* telle que le XIX^e siècle la solidifia pour les siècles à venir : une organisation de la souveraineté qu'à partir d'une métropole s'impose sur toutes les terres qui n'ont pas assez de force pour résister. Donc l'Empire n'est qu'un État-nation européen, qui s'annexe des colonies ne pouvant pas s'annexer d'autres États-nations européens — l'expérience napoléonienne et d'autres, bien moins glorieuses, sont les nécessaires exceptions. Que le XIX^e et le XX^e siècle, au moins jusqu'en 1960, aient été caractérisés par l'impérialisme des États-nations plutôt que par des empires est quelque chose qui est accepté même dans les pires familles. Il est beaucoup plus difficile d'accepter la thèse de Hardt et Negri selon laquelle aujourd'hui on ne peut plus parler d'impérialisme et, pour

comprendre la politique actuelle, pour espérer changer quelque chose de fondamental dans les conditions de vie, il est important d'analyser la mondialisation à l'aide du concept d'un Empire « sans centre » plutôt que de la voir comme un acte impérialiste des USA qui continueraient ainsi, en quelque sorte, la politique européenne d'avant 1939.

Il n'est donc pas étonnant, vu l'étendue sémantique du terme *empire*, que Hardt et Negri mettent en garde les lecteurs contre une interprétation métaphorique : « [N]ous n'employons pas ici « Empire » comme une *métaphore* [...] mais plutôt comme un concept, ce qui exige fondamentalement une approche théorique ». Mais, même si pour les deux auteurs il est important de considérer *Empire* comme un concept, il est clair qu'ils ne peuvent pas croire que la composante métaphorique puisse être complètement évacuée, surtout quand ils écrivent que « notre analyse relève essentiellement du modèle romain. » Ce que le « concept » leur permet, c'est de ne pas devoir démontrer les « ressemblances entre l'ordre mondial actuel et les empires de Rome, de la Chine, des Amériques, etc. » et de pouvoir ainsi diminuer le nombre de querelles académiques potentielles.

Mais si le modèle qui trotte derrière le concept d'*Empire* et qui permet de mieux le saisir est celui de l'Empire romain, alors il nous semble qu'il n'y a pas de meilleure définition conceptuelle que celle de Dante¹⁵ dans *La Monarchie* : « L'Empire est un principat unique sur tous les êtres qui vivent dans le temps ». Puisque dans le moyen âge chrétien les anges étaient des vivants mais des vivants hors du temps « tous les êtres qui vivent dans le temps » est égal à « tous les êtres vivants » de notre époque ce qui est équivalent à ce qu'écrivent Hardt et Negri : « le concept d'empire est caractérisé fondamentalement par une absence de frontières. »

L'Empire est « la nouvelle forme mondiale de la souveraineté » qui prend la place des États-nations parce que ces derniers ne peuvent pas s'adapter aux nouveaux modes de production et d'échanges qui sont en train de bouleverser l'organisation politique et économique de la terre.

L'Empire n'est pas l'impérialisme mais son dépassement ; l'Empire est unique, les États impérialistes étaient légions ; les États impérialistes traînent avec eux les relents du racisme propre à tous les nationalismes, l'Empire n'a pas besoin d'écraser une race ; les États impérialistes déplaçaient des armées pour conquérir des terres ou mater des révoltes, l'Empire déplace des armées de police pour emprisonner (ou tuer) les méchants ; les États impérialistes cherchent de nouvelles terres pour les gens de la métropole, l'Empire cherche les lieux et les personnes les plus productives.

Mais il n'y a pas seulement des différences.

Il y a aussi une similitude très grande, qui facilite la diarrhée verbale de beaucoup d'adversaires de la mondialisation et qui leur fait oublier toutes les différences : *les États impérialistes emploient l'idéologie nationaliste et la religion pour épauler l'exploitation de la majeure partie de leurs sujets, l'Empire, lui, aux*

¹⁵ Poète florentin né en 1265 et mort en 1321. Son œuvre la plus célèbre, *La Divine comédie*, malgré son attachement à l'Empire, ne fut pas écrite dans la langue impériale, le latin, mais dans celle d'une nation qui attendra encore plus de 500 ans avant de devenir un État.

mêmes fins, emploie le spectacle. Il est vrai, aujourd'hui il n'y a pas moins d'injustices qu'hier. Mais il est surtout vrai que ce n'est pas en suivant les chants de vieilles sirènes édentées qu'on trouvera le moyen de « changer les choses ». Les États-nations viennent de se vider de toute utilité et donc de toute crédibilité. Chercher dans ces carcasses vides des outils est non seulement réactionnaire (ce qui n'est pas un mal en soi) mais imbécile (ce qui est un mal en soi) et fasciste. Il ne s'agit surtout pas de nier la continuité dans l'exploitation entre les États-nations et la nouvelle organisation mondiale, mais Hardt et Negri ont bien raison quand ils affirment que c'est seulement en prenant conscience des éléments nouveaux qu'on peut mener une lutte qui ne soit pas une simple agitation juvénile dans l'attente de trouver une place au soleil sous le nouveau pouvoir.

Ce qui est intéressant dans le livre *Empire*, c'est qu'il n'y a pas de nostalgie pour un passé récent qui a été l'un des plus meurtrier de l'histoire ; c'est qu'il n'y a pas d'acceptation béate de l'organisation du monde actuelle et pas de solutions « toutes cuites ».

Il y a ceux qui disent : « Cette histoire d'Empire sans centre, d'Empire en réseau, c'est complètement faux. Non seulement l'Empire a un centre, mais il est une pure émanation des USA. L'Empire actuel n'est que l'impérialisme des USA à l'époque de la mondialisation. Il suffit de voir ce qui se passe actuellement¹⁶ avec l'Irak pour comprendre. Bush se comporte comme un Léopold belge quelconque avec l'Afrique ». Qui sait comment finira cette « histoire » avec l'Irak ? Mais quelle que soit sa conclusion temporaire, il est clair que les États-Unis, l'État-nation hégémonique est obligé à se plier à certaines exigences d'un droit international qui est plus que le résultat d'un équilibre diplomatique ponctuel entre États. La déclaration du 20 septembre 2002 de Georges Bush au congrès : « Nos forces armées seront assez puissantes pour dissuader tout adversaire potentiel qui voudrait établir une politique d'armement dans le but de surpasser ou d'égaliser la puissance des USA », est la queue d'un discours du XIX^e siècle qui ne semble pas infirmer les thèses de Hardt et Negri mais simplement confirmer le manque d'envergure du président des USA. Il est inutile de lui demander d'aller au-delà des intérêts immédiats de l'industrie de l'aviation, électronique et informatique. S'il y a une guerre du Golf II, elle sera comme celle de 1991, ou celle du Kosovo, ou celle d'Afghanistan en 2001 : une guerre « interne » pour mettre de l'ordre dans les échanges économiques. Il est vrai qu'il y a d'autres guerres (Congo, Tchétchénie, Indonésie, Sierra Leone, pour n'en nommer que quelques-unes), qui semblent cadrer moins bien avec l'Empire), mais elles ne contredisent pas les thèses du livre : dans leur localisme, la silhouette du nouvel Empire est plus difficile à cerner — mais il suffirait d'analyser qui arme ces nations et ces ethnies en guerre pour voir poindre l'ombre de l'Empire.

OTAN emporte le vent

Finalement un homme d'État canadien qui a le courage de faire une déclaration pro Russe. Jean Chrétien, devant Poutine, à propos du plan de défense (sic !) militaire américain : « la stabilité qui

¹⁶ 20 septembre 2002.

existe ne doit pas être sapée par le plan des Américains ». Et la paix en Ukraine ? Sapée par les plans de l'OTAN dont fait partie aussi le pays de Chrétien.

C'est ça (aussi) l'Amérique

Une journaliste d'une grande chaîne de télé : « pensez-vous qu'il est correcte de coucher avec son copain avant le mariage ? » Réponse : « je pense que quand on est ensemble depuis deux ou trois ans, qu'on est sûr que c'est pour toujours, alors... »

La question n'a pas été posée à une jeune fille, timide, marocaine, de famille intégriste, mais à un *sex symbol* qui excite les adolescents de moitié de la planète : Britney Spears. Contrairement à mon compagnon, je ne crois pas que la réponse a été dictée par son manager ou par ses parents, que ça fait partie du spectacle : si spectacle il y a, ce n'est pas son spectacle.

C'est évident qu'elle y croit, qu'elle ne voit pas de contradictions entre ses déhanchements et ses coups de bassins sur scène et l'idée de la virginité. Et, effectivement, il n'y en a pas, ou, s'il y en a, ce n'est d'aucun intérêt. Ce qui est par contre intéressant c'est la relation entre spectacle et « vérité ». Une fille qui incarne le déchaînement et qui reconnaît, sincèrement, que ce n'est que de la frime, c'est du spectacle à son plus haut point de raffinement. Ce qu'elle dit dans l'entrevue ça ne fait pas partie de son spectacle, c'est sa vérité et notre spectacle.

Quand les médias présentent les faits, les commentaires des faits, les commentaires des commentaires, les faits qui commentent les commentaires des commentaires, les commentaires des faits qui... on est dans le spectacle permanent, dans la fausseté absolue — si quelque chose d'absolu existe.

Ça non

Ça non. Envoyer des jeunes filles de seize ans se suicider. Non. Ça non. Non. Si j'avais une bombe atomique je la mettrais dans le cul de ceux qui les suicident. Non. Ça non. Pas ça. Ça non. Vieux cons de Palestiniens suicidez-vous, mais laissez les jeunes filles vivre. Ça non. On peut tuer. Ça oui. On peut même suicider des petits mâles exaltés. Mais, ça non. Ça non. Non. Ça non.

Saint Valentin

J'avais toujours cru que le massacre de la saint Valentin, qui eut lieu à Chicago le 14 février 1929, avait été une bataille de la guerre italo-irlandaise pour le contrôle du marché de l'alcool et que Al Capone en avait été le grand stratège. Eh bien ! non. Même si les retombées vont à Capone, c'est Mc Gurn (qui, à mon avis, n'a pas un nom tout à fait sicilien) qui prépare le piège où sept contrebandiers trouveront la mort. Quatre hommes, deux Italiens et deux Irlandais (ces Irlandais ne sont jamais solidaires !), habillés en policiers, à 10 :30, fusillent sept Irlandais venus chercher du whisky de bonne qualité dans un garage. Dans les affaires de pègre et de politique les choses sont toujours plus complexes qu'on ne le pense. Ça ne m'étonnerait pas, par exemple, que les Kennedy aient été impliqués d'une manière ou d'une autre. Ça, c'est du passé et le passé n'est pas bon pédagogue, comme on dit. Prenez Bush et Powell, par exemple.

Que font-ils ? Soixante-douze ans après, ils jouent à Al Capone et Mc Gurn. Mais, contrairement à Capone qui eut la classe de ne pas se vanter du massacre — Moi ? J'étais en Floride ! Une gaupe m'a même donné la syphilis. Je n'en sais rien. Je suis un homme d'honneur, moi —, Bush s'est vanté de l'attaque contre l'Irak. Ce qui montre qu'à la pègre texane manque la décence de la mafia sicilienne.

Ce n'est pas un nouveau Vietnam

C'est incomparable. Je parle de ma perception, de mes sentiments et de mes pensées par rapport aux deux guerres. Lors de la guerre contre le Vietnam j'avais vingt ans et n'avais pas de doutes. Je criais contre l'impérialisme américain, participais à toutes les manifs, trouvais cette guerre dégueulasse, et j'en passe. Aujourd'hui je trouve la guerre contre l'Irak dégueulasse et que l'arrogance du gouvernement américain ne mérite aucune considération mais...

Mais.

Cette guerre je la sens. Rien d'intellectuel, tout dans le haut ventre. La guerre contre l'Irak me blesse, celle contre le Vietnam m'excitait. L'une me fait mal, l'autre était le plaisir de lutter contre un mal qui ne me faisait pas mal.

Bête

« *Je suis mort parce que je suis bête* », écrivis Nietzsche bien après son internement. Moi, je suis bête mais je ne suis pas mort. Je suis bête parce que, quand j'écoutais les nouvelles des assauts des Irakiens aux camions, je n'avais pas pensé que ces camions transportaient armes et victuailles pour l'armée d'occupation. J'ai beau rabâcher du nouvel Empire où tout se confond, de réseaux de pouvoir et de biopolitique. Caquète, caquète...

Dans la poussière de mes mots, je n'avais pas été capable de voir que les soldats et les civils se confondaient plus que jamais. Je suis plus bête que je ne le dis. Et penser que même les journalistes du *New York Times* en parlent comme des actions de guerre.

Guerre et politique

Que la politique internationale soit la continuation de la guerre par d'autres moyens, c'est une banalité. Que la guerre soit la continuation de la politique par d'autres moyens, c'en est une autre. Et les deux ne sont pas en contradiction. C'est comme l'histoire de la poule et de l'œuf.

Si l'histoire est un convoyeur qui transporte, depuis la nuit des temps, des briques de guerre et de la blocaille de paix, où est-ce le début ? Après cette guerre-là, si vous êtes optimiste ou après cette paix-ci, si vous êtes pessimistes. Ou le contraire.

Prenons ce qui se passe ces jours-ci autour de l'Irak. Ça saute aux yeux comme un coup de pied au cul que Chirac continue la guerre par d'autres moyens tandis que Bush continue la politique par d'autres moyens. Mais il est aussi clair comme du lait de chamelle qu'un jour pas très lointain, leurs successeurs renverseront les rôles. Et alors ? Le convoyeur de l'histoire transporte des briques de guerre et de la blocaille de paix, et le convoyeur s'arrête seulement si les hommes disparaissent. Et alors ? Impossible d'enlever les briques de

guerre ? Impossible. Quand les États sont les propriétaires des fours.

Bull

J'ai une certaine sympathie pour Bull qui a été mon premier employeur à une époque où, en informatique, IBM faisait le beau et le mauvais temps, comme aujourd'hui le font Microsoft et Apple. On était dans la vingtaine et tout client qu'on volait à IBM était une excuse pour fêter jusqu'à quatre heures du matin, jusqu'à quand Marino nous disait : « Chantons la dernière, vraiment la dernière ! L'ave Maria de Schubert ».

Il semble que Bull soit en difficulté et qu'elle doive rendre 450 millions d'euros à l'État français qui les lui avait « donnés » pour la sauver d'une faillite certaine. À cause des lois européennes, Bull est obligée à rendre l'argent à l'État qui s'empressera de lui passer 500 millions d'euro pour fin de restructuration. Ce qui veut dire un gain net de 50 millions. Tricherie ? Non. L'argent de la restructuration ne doit pas être rendu.

La loi européenne est respectée, la loi française aussi mais surtout, on a respecté la loi de l'économie. La mission d'une entreprise est de faire de l'argent et celle de l'État de l'aider. C'est ça la morale de l'histoire, et non seulement de cette histoire. Comme dirait Arnold : « C'est ça qui est ça » et à moi d'ajouter : quoiqu'en pensent les nouveaux Catons, qu'ils soient vieux ou jeunes.

Les Talibans

Dialogue avec une vieille étudiante (encore très jeune).

« Vous êtes déjà de retour ?

- Je ne suis pas partie.
- On m'avait dit que vous étiez partie pour l'Afghanistan.
- L'Afghanistan ? Je n'ai jamais songé à aller dans ce pays-là.
- Alain me disait que vous étiez amoureuse d'un Taliban.
- Amoureuse d'un homme... Pas moi... Je ne les aime pas les hommes.
- Mais, eux, ils ne sont pas des hommes ! »

Publicité

On dit que la publicité est l'âme du commerce. Tuons la publicité et le corps du commerce se putréfierait entraînant dans sa décomposition l'injuste organisation sociale qui le fait vivre, disent les jeunes des mouvements antipublicité. Je crains qu'ils se trompent et que la publicité ne soit pas l'âme mais le corps bien portant d'un business sans âme. Imaginez ce que peuvent penser de l'âme du commerce ceux qui mettent en doute l'existence de l'âme des humains !

Engagement

Engagement : un excès de *subjectivité* qui donne *continuité* à un *sens* partagé.

Non-engagement : un excès de *subjectivité* qui donne *continuité* à un *sens* non partagé.

Subjectivité : un point de vie qui donne continuité à l'espèce

Excès : ce qui est dans la vie et que le discours ne peut retenir.

Continuité : ce qui est assez loin pour qu'on ne voie pas les ruptures.

Sens : ce que l'homme ne peut pas ne pas créer.

Homme : animal sensogène.

Partager : le lit des points de vie.

Suspension

Vous souvenez-vous de Blair ? De ce travailliste anglais, premier ministre de 1997 à 2007 qui, mécontent de la droite et de la gauche (comme bien de gens de gauche), ouvrit une troisième voie toute en descente vers le bonheur des marchandises ?

C'était facile de le critiquer, ça donnait un air pur comme celui des cimes afghanes, celui que respirent les restes des guerriers de Al Qaida qui respirent encore. Mais avant de l'attaquer, il faudrait considérer d'où il est parti (vous souvenez-vous de madame Thatcher ?) et où il est arrivé.

Si, à titre d'exemple, on considère sa « politique de l'enfance », il est aisé de voir que la législation du Royaume-Uni était une des plus avancées au monde. Pour punir un écolier il fallait suivre des procédures tellement compliquées qu'il aurait pu faire pipi dans l'oreille de sa maîtresse sans que l'on ait le droit d'envisager une suspension, même de quelques heures. Pour montrer que je n'exagère pas il suffit de penser au cas de Mary C. une fillette de neuf ans de Liverpool qui eut droit à un simple capucinade après que son sourire força son professeur à la violer ! Il est difficile de ne pas être d'accord avec une politique très stricte de protection de la jeunesse, à moins d'être un provocateur invétéré qui dit n'importe quoi pour ne pas s'aligner sur les idées de la majorité, d'être un vieux satyre ou un nazi ou n'importe quel autre rebut de la race humaine. La défense des faibles — et qu'y a-t-il de plus faible que les pousses humaines ? si faibles, si mignonnes — bien avant qu'elle ne devienne un des chevaux de bataille de la gauche vivifiait depuis la nuit des temps toutes les morales humaines. Inutile de dire que les adversaires les plus irréductibles de Blair, ceux qui critiquent sa politique internationale en disant qu'il n'a pas respecté les mêmes principes qu'il a appliqués dans son pays, sont de mauvaise foi ou des imbéciles : on n'applique pas bêtement les mêmes principes dans des domaines si différents comme la politique internationale et l'école. Les principes, comme la mode, si on ne veut pas tomber dans le ridicule, doivent s'adapter aux situations — on ne porte pas des talons hauts et un corset Jean Dominique Vacher lorsqu'on nettoie une étable ! Considérons l'Afghanistan, où Blair a perdu beaucoup de plumes : si, avant de punir l'Afghanistan, il avait appliqué des procédures complexes comme celles qui sont appliquées aux écoliers londoniens, les bombardements n'auraient pas encore commencé¹⁷ et on risquerait d'être envahi par l'idéologie talibane : on verrait les femmes occidentales lutter pour porter la burqa, pour ne pas travailler hors de la maison, pour ne pas avoir des soins hospitaliers, pour ne pas aller à l'école, pour être violées sans qu'on n'en fasse tout un tabac... Ce

¹⁷ Même si ce sont les Américains qui bombardent, tout est comme si...

qui provoquerait une crise économique sans précédents, et Blair le sait. Les catégories de « faible » et de « fort », si bien adaptées aux humains, ne sont pas applicables à des pays, à moins d'être de vieux nationalistes bornés. Dans chaque pays, il y a des faibles et des forts, ce qu'il ne faut pas enseigner à Blair — il n'est pas socialiste pour rien. Blair engage son pays à défendre les faibles de tous les pays. Coûte que coûte. Et ce n'est pas parce que ça ne lui coûte rien, personnellement, que c'est moins important (seulement de bas démagogues emploient de tels arguments sans valeur politique et intellectuellement nuls pour dénigrer les hommes de pouvoir). Si on est un tant soit peu connaisseur des choses politiques, il est difficile de ne pas être d'accord avec Blair sur l'Afghanistan. Certes la politique afghane est tellement simple qu'il ne faut pas avoir inventé la poudre... mais pour montrer que le flair de Blair est hors pair on peut considérer un exemple de politique internationale un peu plus corsé.

Imaginez que Blair, avec d'autres gouvernements du Commonwealth, doit juger un pays de onze millions d'habitants, une superficie de 390 759 Km carrés, avec 44% de la population de moins de 15 ans et une espérance de vie de 39, pour son comportement¹⁸ antidémocratique. Le fait que ce pays ait eu l'indépendance du Royaume-Uni seulement le 18 avril 1980 (20 après la grande vague de décolonisation) n'a aucune importance, je dirais même que cela le rend encore plus coupable car le retard a permis à sa classe dirigeante de rattraper certains standards de l'économie éclairée. Que 1 % de la population détienne 80% des terres cultivables est aussi sans importance. Ce sont des chiffres qui frappent l'imagination des têtes chaudes mais qui sont tout à fait normaux dans nos pays aussi. Il faut admettre que, dans notre¹⁹ pays, l'agriculture est encore très importante et donc que ces chiffres ont une signification fort différente qu'en Occident.

Il serait sans doute intéressant de savoir si les gens qui détiennent presque toutes les richesses du pays ont quelque chose en commun, au-delà du fait d'être riches. Pour le découvrir allons-y avec un dialogue, symbole de la démocratie :

« Ils ont tous mal au genou droit.

— Non.

— Ils souffrent d'hémorroïdes.

— Non.

— Ils aiment Bono.

— Non.

¹⁸ Comportement d'un pays !

¹⁹ Notez la puissance des langues qui nous permettent de passer de « nos pays » à « nôtre » (un pays qui ne nous appartient pas comme les nôtres) avec une extrême facilité. Comme quoi la langue nous permet de jouer avec la propriété comme on veut. Ce qui semble confirmer qu'entre la parole et le monde il y a un clivage, quoi qu'en disent les tenants du « tout est interprétation ». Ce « notre », dans mon cas (j'ai eu la tentation d'écrire « notre cas », ce qui aurait rendu ma note encore plus baroque) est clairement employé pour donner un style familial avec un soupçon d'ironie.

- Ils n'aiment pas la fondue avec du vacherin.
- Non, cela non plus.
- Ils s'appellent Mugabulélé ou Lalouboulouloulou
- Pas du tout. Ils s'appellent Smith, Cochrane, McCulloch...
- Ils aiment tricoter.
- Tricoteer... au sens de tricoter ?
- Tricoter.
- Je ne crois pas.
- Ils aiment les aisselles poilues.
- Non.
- Ils aiment la jambonne de Bayon ?
- Non.
- Je donne ma langue aux hyènes.
- Ils sont tous des Blancs !
- Des Blancs ? Et alors ? La race est sans importance. Es-tu raciste, pas hasard ? Ils sont indépendants depuis seulement vingt ans. C'est normal.
- C'est normal. Je n'avais pas pensé à cela. T'as raison et Blair aussi. Il faut suspendre ce pays du Commonwealth si on ne veut pas que les Noirs prennent les terres des Blancs.
- Je viens de piger ! Tu parles du Zimbabwe et de son dictateur Mugabe. Il est clair que Blair a raison. Mugabe est un raciste de la pire espèce et le racisme n'est pas compatible avec la démocratie. Je crois qu'il faudrait arroser le Zimbabwe avec le gaz BpC-119Aus44-Witz pour arrêter cette peste raciste.
- Ça fait du bien de parler avec quelqu'un qui connaît la politique comme toi. Sans toi, je n'aurais jamais pensé que Mugabe était raciste. Mais tu m'as tout éclairci. Il faut que la communauté internationale ostracise Mugabe afin que les Blancs conservent la terre que Dieu leur a donnée pour les remercier de leur attachement aux vraies valeurs, qui ne sont pas de cette terre. »

Synthèse : l'Afghanistan et le Zimbabwe sont deux exemples typiques du solide fondement moral de la politique de Blair.²⁰

NOTE 1 : Les tergiversations du Premier ministre canadien sur la question des fermiers blancs montrent, encore une fois, la différence de stature politique des deux pigeons voyageurs de Bush.

NOTE 2 : Les terres qui n'appartiennent pas aux Blancs (le 20 %) appartiennent aux Noirs non racistes qui, pendant la domination coloniale, ont été des serfs fidèles et utiles à la cause britannique.

Blair le démocrate

Que les États-Unis aient envahi l'Irak pour s'assurer les fournitures de pétrole pour les prochaines

²⁰ J'ai trop de considération pour mes lectrices pour ajouter que cet article se repose dans un lit de sarcasme.

décennies est désormais un constat accepté même par les « idéalistes » les plus bornés. Cette explication, qu'au début n'était défendue que par ceux qui ne voyaient que les enjeux économiques, depuis quelques mois, c'est le cas de le dire ! fait tache d'oil. Il est facilement prévisible que la nouvelle dernière explication de Bush, quinze jours avant les élections, sera la suivante : « *L'invasion était la seule manière qu'on avait pour assurer que les pays industrialisés ne soient pas étranglés par les décisions d'un dictateur sans respect aucun de la dignité de l'homme* ».

Il n'y aura que Blair qui ne démordra pas et continuera à parler de lutte pour la démocratie.

Il est le plus honnête du gang : plus honnête que les représentants hypocrites de l'Hexagone, que ceux du pays des Germains ou que ceux de vastes étendues que l'Oural ne limite pas encore. Il suffit que je fasse un couple de mise au point pour que je sois complètement d'accord avec Blair. À « démocratie » j'ajoute « occidentale » : il s'agit d'une invasion pour les démocraties occidentales. Et puisque les démocraties occidentales sont gouvernées par les industriels²¹ (de toute sorte, même de l'industrie culturelle et agricole) envahir un pays pour les démocraties occidentales veut dire envahir afin que les échanges de marchandises permettent à une minorité d'Occidentaux de devenir toujours plus riche et à la majorité de vivre mille fois mieux que ce qui vivent hors Occident. Ce qui est bien plus que le pétrole. Ce qui implique toutes les industries qui travaillent pour la destruction : mécanique, avionique, informatique, chimique...

Staline

Pour souligner le cynisme, la brutalité, l'inhumanité, la cruauté de Staline, d'aucuns citent sa remarque : « La mort d'une personne est une tragédie, la mort de milliers de personne est une statistique ». S'il est vrai qu'il a dit cela, cette remarque va plutôt dans le sens de l'humanité et du respect de la vie. Elle va dans le sens (sans doute tragique mais nullement cynique) que donne le sentiment « qu'on meurt toujours seules » ; dans le sens, humainement très vrai, de l'impossibilité d'additionner les morts sinon « hors de la mort », sinon sur un plan politiquement « abstrait » où seul comptent les statistiques.

Services secrets

Lorsqu'on commence à se demander s'il faut croire aux dépêches des services secrets, il y a quelque chose qui ne va plus dans les têtes qui furent déjà tournées à gauche.

Edgar Varèse et l'Abbé Mugnier

Déconcertant. En 1915, Edgar Varèse, le maître à créer de Frank Zappa, rend visite à l'Abbé Mugnier. Deux mondes sans affinité aucune, dans ma tête. Simple manque d'imagination et de lucidité. Ces deux mondes sont deux seulement dans l'imaginaire sans imagination des cultivés-ignorants. La mondialisation et le métissage de la culture et du pouvoir datent au moins à l'aube de l'*homo sapiens sapiens*.

²¹ Et non des financiers comme répètent depuis des années fascistes, sociologues de gauche sans fantaisie et les pamphlouses du *Monde Diplo*. Ils semblent ignorer que les « méchantes » financiers sont tout cul et chemise avec les industriels et que les sous qui leur permettent d'acheter une photo numérotée de Newton ou d'acheter une villa à Pantelleria sortent du même trou.

Domage

Bush a déclaré que les terroristes voulaient mettre à genoux l'économie globale. Quelle envie de devenir terroriste ! C'est dommage que terroristes et antiterroristes croient à la même économie.

Jenna

Que les journalistes soient des cruches sans anse, je le savais depuis ma plus tendre enfance, mais je dois confesser que leur myopie m'a dernièrement fort affecté. Leurs commentaires sur Bush ont encore réussi à m'étonner. Ils font un tas d'histoires sur le fait qu'il est fils d'un ex-président et les plus malins et engagés arrivent même à suggérer que la démocratie n'a pas tellement changé les manières de passer le sceptre. Que, en même temps, le petit Joseph Kabila remplace son lourdaud de père, leur donne la possibilité de faire de l'ironie facile. Et pourtant tout est si simple. Le mandat de Bush fils n'est d'aucune importance. Un zéro historique, si ce n'était pas qu'il est un pont vers le mandat de Jenna. Jenna Bush, cette fille qui connaît par cœur l'évangile selon Marc, qui a été capable de dessiner une carte du monde avec tous les États²², qui... qui... la liste de ses exploits est si longue que John Willies l'a nommée l'Héraclès du troisième millénaire. Jenna qui, dès l'âge de deux ans, fut entraînée par son père W. à pratiquer des injections létales à ses poupées noires, est déjà prête pour devenir la première femme présidente des États Unis. Selon papi Bush elle serait bien plus à la hauteur que son père (c'est-à-dire son fils), mais les Américains ne semblent pas encore prêts à avoir une jeune fille intelligente, cultivée, courageuse et fougueuse *for president*. Ce que papi ne dit pas c'est que Jenna est sa fille et non la fille de son fils. Autour des bivouacs, au coucher du soleil, devant les pompes, les *petrolboys* chantent l'histoire de la naissance mythique de Jenna : ne trouvant pas *the Laura's fucking hole*, Bush Le Jeune demanda un conseil à papa et Bush Le Vieux, bien content de remettre le pied à l'étrier, sceptre en gaine, sa belle-fille à la forte encolure et ouverte du devant, sous le regard pénétré du fils, estrapassa et :

*after two hundred
two hundred and seventy
two hundred and seventy five days
from the fucking
from the fuckiiiiing
from the Laura's fucking hole
went out
went out
went ouuuuuut
the Jenna's fucking head*

²² Elle oublia seulement le Vatican. Mais, est-ce une erreur ou le début de la formation d'une stratégie présidentielle ?

Jennaaaaaaaaaaaaaaaa's

Fucking hhhhhhheaddddddddddd

Multitude

Belle, très belle. Intelligente, très intelligente. Attentive, très attentive : « J'ai trouvé le livrer de Negri et Hardt sur l'empire très intéressant même si je trouve le concept de multitude trop flou. » Étonnant. Et pourtant rien de plus simple que le concept de multitude, en théorie. Il suffit de considérer un grand nombre d'individus et de les déshabiller. De leur enlever la langue, la patrie, la couleur de la peau, le sexe... « Mais, il ne reste plus rien !

- Je me suis mal exprimé. On n'enlève rien, mais on considère les individus comme des singularités, des points de vies, des corps désirants et pensants et on va chercher ce qu'ils ont en commun. Ce qu'ils partagent.
- S'ils sont des singularités ils ne partagent rien, à moins de penser qu'ils partagent quelque chose en... en Dieu.
- Le concept de multitude est un concept politique et non métaphysique. Il souligne la quantité sans que cette quantité soit unifiée sous l'égide du peuple (qui n'est que le loup-État déguisé en agneau).
- Oui, mais il faut quelque chose qui unifie.
- Ce quelque chose est la capacité de parler. De vivre ensemble. C'est ce que les individus ont derrière eux. Ce qui les a fait vivre. »

Plus un concept est simple plus il est difficile à comprendre : ce vieux lieu commun de la philosophie est moins faux que l'on ne le pense. À moins que ce ne soit pas le sens de « comprendre » qui nous fait faire fausse route.

Spectacle

Ce serait étonnant et malheureux pour ceux qui voient les humains comme des êtres dotés de quelques milliards de neurones si, après des élections (dans n'importe quel pays), il y avait encore des gens qui doutent qu'on vive dans une société du spectacle : spectacle de préparation des élections, spectacle des sondages, spectacle de la présentation des résultats, spectacle des commentaires, spectacle des manifestations — pour ou contre.

Sondages

Les sondages nous donnent des chiffres, fruit d'échantillonnages, qui représentent les intentions de vote. L'aruspicine des nombres, pour fonctionner, a besoin d'une participation passive et sans état d'âme des répondants. Comment s'étonner que beaucoup de personnes qui votent pour Le Pen ne le disent pas, dans une société où la majorité pense que c'est honteux d'être raciste ? Ce serait un hara-kiri moral. Mais on ne peut pas prétendre que nos commentateurs qui s'intéressent seulement à leurs commentaires puissent faire le moindre travail cérébral pour lire les entrailles des nombres. Ce manque de travail en « temps réel » aura

même des retombées spectaculaires dans les départements de science politique qui se pencheront sur l'analyse des sondages et donneront des explications utiles pour le spectacle du prochain congrès ou de la prochaine entrevue à la télé.

Séisme

Dans une société du spectacle, il faut toujours qu'il se passe quelque chose. Il faut surtout qu'on dise qu'il se passe quelque chose pour attirer l'attention qui autrement flânerait dans d'autres régions du politique : chaque aboyeur chante les caractéristiques exceptionnelles de ses femmes-canon, de ses mangeurs de feu, de son Albert tellement maigre qu'il passe par le chas d'une aiguille. Une fois qu'on est pris dans la logique du spectacle, on n'a pas d'autre choix que de choisir des termes toujours plus puissants, toujours plus percutants, toujours plus... spectaculaires. Séisme, par exemple. Séisme pour indiquer que les gens ne se sont pas comportés comme la police culturelle l'avait prévu. Un mec qui savait ce qu'est un spectacle dirait probablement : *Much ado about nothing*.

Honte

Première page d'un quotidien : un visage de pierrot, un masque, avec l'inscription « j'ai honte d'être Français ». Du spectacle, encore. Du spectacle plus spectaculaire que celui de Le Pen. Honte d'être Français parce que le 20 % de ceux qui habitent en France votent Le Pen ? C'est du cirque, encore une fois. C'est le fait qu'existent des nations comme la France, le Canada, les États-Unis... qui engraisent les tendances racistes. Continuer à employer le mot « France », c'est la vraie honte (si *honte* a un sens par rapport à ce que les autres font. Mais, sans doute que la honte n'est que la spectacularisation de nos sentiments).

Élections

Les élections sont un moyen de choisir, parmi ceux que les Partis nous présentent, ceux qui iront nous représenter (Cédant à la spectacularisation du genre, j'avais écrit ceux/celles. Je me suis rattrapé en me relisant. Faut-il lire et relire et relire et relire... jusqu'à ce que l'ennui nous endorme pour sortir du spectacle ?) Je reprends et je précise : les élections sont un moyen pour choisir ceux qui joueront un rôle de comparse en croyant jouer le rôle principal.

Cinéma

J'ai arrêté d'aller au cinéma quand trop de films parlaient de cinéma. Pourquoi ne devrais-je pas cesser de m'intéresser à la politique des Partis quand ceux qui font la politique ne parlent que de politique ?

Sans ou avec frontières

Médecins sans frontières. Les médecins de l'Afrique du Sud s'en vont dans des pays où la vie est plus facile — au Canada il y en a 1 500. J'imagine qu'ils sont tous des Blancs, comme le docteur Vogel qui, en Alberta, raconte des *jokes* en afrikaans et qui dit : « Vous devez créer un environnement où les gens se sentent en sécurité, où ils peuvent se réaliser et prospérer ». Vous, qui ? Les Noirs ? Ceux qui ont pu « prospérer » sous

la matraque des blancs ? Et les Vogel ont le courage de parler et nous avons la lâcheté de les laisser parler. *Jeunes avec frontières*. Ça va mal quand la jeunesse d'un Parti, avec des origines plus ou moins socialistes, cite Charles Maurras. Mais ça fait encore plus mal quand ils pensent démontrer qu'ils ne sont pas fascistes et disent que : « [...] l'ultime idée qui prime, c'est l'indépendance de la patrie. » Patrie ? De *peuple* à *patrie* le glissement n'est pas indolore. Si le peuple est vide, la patrie est pleine de... armes.

Hommes politiques sans frontières. Rien d'étonnant dans le fait que Bouchard passe d'un parti à un autre ou que des marxistes-léninistes comme Duceppe deviennent les chefs d'un parti nationaliste. Mussolini, avant de fonder le parti fasciste, était bien socialiste.

Aide sans frontières. Suite à la poursuite contre IBM pour aide technologique aux Nazis, je propose des procès pour aide idéologique (Nietzsche), aide culturelle (Gallimard), aide spirituelle (Pie XII), aide politique (Poutine en tant que descendant de Staline), aide démocratique (le peuple allemand). Poursuivons, poursuivons le passé et, cagnards, attendons que le présent passe pour régler nos comptes. Pauvres de nous !

Sans complexes

Elle vient d'arriver d'Afrique du Sud. Elle y a passé trois mois à développer des sites WEB pour SASCO (South Africa Students Congress).

La réconciliation fout tout en l'air ils ont les mains et les pieds liés aux compagnies anglaises et américaines elles possèdent aussi les réserves tout semble un peu trop théâtral ils ont des idées très différentes mais c'est comme si la réconciliation les obligeait à oublier à tout pardonner ils sont tous chrétiens un médecin qui avait fait des expériences sur les noirs comme s'ils étaient des rats il va au bureau de la réconciliation il confesse et il est blanchi on était à une fête dans un édifice qui avait déjà servi de prison et des gars disaient en riant qu'ils avaient été là mais que maintenant tout était fini ils étaient plus de mille ils mangent du riz avec des pommes de terre mais on mange bien si on n'a pas peur d'avoir trop de bourrelets regarde il y a un type qui a fait goudronner une route qui arrive à la mer c'est la seule route asphaltée que j'aie vue les autres sont en terre battue pleines de trous une route goudronnée pour transporter ses femmes non je n'ai pas connu de mecs ils ne sont pas chaleureux si tu es blanche tu portes une tâche le soir tu ne te promènes pas seule ils te font les poches ils cherchent souvent des cellulaires j'ai préparé le site mais il ne l'ont pas rempli les premiers jours ce n'était pas dépayçant c'était comme être à Montréal excepté le soir les chauffeurs d'autobus et de combi eux ne sont pas dans la réconciliation quand ils arrivent à un arrêt il faut faire attention ils te font monter de force pataplan les portes tu sais les portes qui glissent oui coulissantes ils les ferment et pataplan tu es en boîte

Combien d'habitants ?

Je lui demande.

Consulte l'encyclopédie

Qu'elle me dit.

Sealand

Il y a ceux qui aimeraient devenir phalanstériens, ceux qui veulent squatter à Venise en Québec, ceux qui essayent de construire un État à l'intérieur de l'État colombien, ceux qui Kibbouzent, ceux qui fondent des républiques virtuelles et il y a lui : Roy Bates, le prince de Sealand. Il a occupé une plate-forme anglaise dans des eaux internationales près de l'Angleterre et y a fondé un État d'acier de quelques mètres carrés. Anarco-monarco-capitaliste comme seulement des vieux Anglais peuvent l'être, il veut y créer un paradis pour les internautes où personne aura accès à vos messages. Si un jour ça dérangeait la poupée Blair, elle déclarera une guerre sainte et envahira Sealand comme la Dame de fer le fit à l'île aux moutons.

Vous dites que ça change ?

19 septembre 1903. Débats des chefs : « Sept trains du Grand-Tronc et deux bateaux spéciaux partirent de Montréal » pour assister à la joute de Laprairie entre Bourassa et Tarte. Question de tarifs et libéralisation du marché et de vaches malades. Dans la *Presse* du 18 septembre : « (...) l'Angleterre (...) prend la peine de mentir officiellement contre nous en désignant à l'univers notre bétail comme infecté d'une maladie qu'elle sait ne pas exister ! » Question des forêts québécoises. Le cabinet provincial est « en train de lapider notre domaine forestier au profit des yankees », c'était « un lambeau de la patrie qui s'en allait. ».

En 1872 au Québec, dans le programme du *Parti national* : « Droit absolu de faire et de défaire nos traités de commerce avec tous les pays. ». En 1903 au Québec, dans le programme de la *Ligue nationaliste* préparé par Asselin : « Droit absolu de faire et de défaire nos traités de commerce avec tous les pays, y compris la Grande-Bretagne et ses colonies. ». En 2002, dans le programme de n'importe quel Parti de n'importe quel pays : « Droit absolu pour nos entreprises de faire et de défaire leurs accords de commerce avec toutes les entreprises, y compris Microsoft et ses filiales. ». Dans tout ça, ce qui est immuable c'est le vide derrière « nos ».

Aaara

Femme de « gauche », je préfère les réflexions intelligentes de la droite au baratin de la gauche. Ça existe, les réflexions intelligentes de la droite. Je sais très bien que certains pensent non seulement qu'une droite intelligente n'existe pas, mais qu'on ne peut plus parler ni de droite ni de gauche et que désormais « tout est plus complexe et flou ». Et pourtant les réflexions de P. Ostellino sur la mort d'un jeune à Gênes sont clairement de droite, intelligentes et justes. Dans le *Corriere della Sera* il écrit : « Celui qui lance des Molotov, détruit des vitrines [...] n'exerce pas un droit démocratique, mais une violence opposée, antidémocratique. Il est, à sa manière, un révolutionnaire. [...] Le jeune tué n'est pas un martyr de la démocratie, mais de la révolution. » Qui peut ne pas être d'accord ? Seuls des gens de « gauche » qui veulent avoir le beurre et l'argent (surtout l'argent !) du beurre. Seule une gauche confuse qui ne voit plus les différences, pourtant si claires, qui fondent la lutte politique. Sans doute qu'il ne faudrait pas leur en vouloir de cette confusion

non-voulue, fruit d'un vieillissement cérébral ou d'une pauvreté neuronale innée, mais j'en suis incapable : j'ai l'impression que ne pas leur en vouloir est trop méprisant, c'est comme les libérer du minimum de responsabilités qui est le lot même des débilés. La démocratie est la démocratie parlementaire et elle appartient à la droite, voilà ce qui devrait être clair, au moins depuis l'existence du suffrage universel. On ne peut pas avoir de démocratie de gauche car à gauche il n'y a ni « cratie » ni « demo ». *That's all*. (Le fait qu'au XVIII^e elle ait appartenu à la gauche indique seulement que le point²³ qui sépare gauche et droite se déplace sur l'axe de la politique, sans vouloir dire, pour autant, que la lutte pour l'émancipation soit relative. Pour voir qu'il y a une iniquité ahistorique qui donne un sens à *gauche* et à *droite*, il suffit d'un minimum de réflexion et d'intelligence pour aller lire, en dessous des mots courants, ceux que les perdants ont ensevelis. Après, que ceux qui se disent de gauche ne le soient pas nécessairement, c'est une tout autre histoire.) Donc, si on laisse la démocratie à la droite, que nous reste-t-il ? On reste avec le reste. Qui n'est pas petit, ni simple, ni facile à transformer. Qui, un jour, quand il aura un nom, ne sera plus un reste et à partir de ce jour-là la démocratie sera le reste. En attendant que le nom prenne place, je propose, dans cette période de transition, de nommer le reste *Aaara*. (À prononcer avec le « r » roulé pour rendre un peu plus sauvages ces doux « a » allongés).

Copyright

À ne pas confondre : VAGA (Visual Artists and Galleries Association Inc.), l'association américaine pour protéger les artistes contre le piratage, avec VIAGRA, l'association moléculaire pour protéger les vieux contre le pire de l'âge. Ce n'est certainement pas le poster de VAGA qui publicisa la semaine new-yorkaise du copyright en 1981 et reproduit dans *The Culture of the Copy* qui aide à dissiper la confusion : un cercle, avec un grand C à l'intérieur, entouré par des signatures qui ressemblent à des poils. VAGA et VIAGRA même Combat !

P.S.

Ce qui est important, dans VAGA, c'est ce qui n'apparaît pas dans l'acronyme. Ce court mot avec un « I » majuscule. Cet « Inc. » qui synthétise superbement toute la problématique du *copyright*.

La Société du Spectacle

Ce n'est pas un livre pour tous. Ni pour personne. Il est pour une élite, pour ceux qui croient que les livres doivent aider à changer le monde : *À vrai dire, je crois qu'il n'existe personne au monde qui soit capable de s'intéresser à mon livre, en dehors de ceux qui sont ennemis de l'ordre social existant, et qui agissent effectivement à partir de cette situation*. Deux cent-vingt et une thèses écrites dans l'intention de nuire à la société spectaculaire. On ne peut être plus clair. Et pourtant il ne s'agit pas d'un ouvrage d'agitation, mais d'une œuvre philosophiquement solide, écrite dans un style qui ne flatte jamais la vanité du lecteur — même pas

23 Il s'agit d'un point au sens géométrique (sans dimensions) et c'est pour cela que la droite et la gauche proches du point de séparation semblent indifférenciées. Mais il suffit de s'éloigner de quelques pas et les différences sautent à la figure.

un clin d'œil, pas un sourire, pas un mot « doux », rien qui puisse encourager la passivité et la paresse que la société choie. Surtout pas de mépris pour le lecteur.

Debord a synthétisé dans un seul syntagme, *société du spectacle*, trois éléments fort différents et enchevêtrés : *Le spectacle se présente à la fois comme la société même, comme une partie de la société, et comme instrument d'unification. En tant que partie de la société, il est expressément le secteur qui concentre tout regard et toute conscience.* Comme certains de ses critiques ou de ceux qui ont pigé des idées dans son livre ont été trop facilement portés à le penser, il ne s'agit pas d'une critique des médias (Debord n'est pas Debray) qui se justifie avec un substrat théorique, mais d'un socle théorique fondé sur une analyse des mécanismes de production qui permet de comprendre les médias. Ni Marx ni Hegel n'ont traversé la vie de Debord sans laisser de traces.

Il est facilement compréhensible que la partie « média » du spectacle ait reçu le plus d'attention, surtout de la part des intellectuels qui, contrairement à Debord, ne croient pas que le seul moyen de sortir de la barbarie soit un changement violent de la société. La critique des médias peut même devenir un domaine de recherche universitaire pour ne pas voir que le spectacle c'est la société dans son entier et qu'elle — la critique — n'est qu'un support et un mécanisme d'amélioration qui préserve l'aliénation. Les universités sont spectacle. Comment pourrait-il en être autrement si le spectacle est *le secteur qui concentre tout regard et toute conscience* ?

Montréal avec sa concentration de festivals, de journées de..., de semaines de..., de fêtes de... est un lieu béni de Dieu pour « vérifier » les théories de Debord et comprendre les limites des interprétations qu'on donne de son livre. Que tant de scribouillards universitaires pondent des tartines contre la festivalerie touristique montréalaise en faisant appel à l'éthique n'a rien d'étonnant. Ça ne m'étonnerait même pas que certains aient le culot de citer à ce propos le *temps pseudo-cyclique consommable* ! Ce que messieurs les professeurs-journalistes n'ont pas compris c'est qu'ils sont encore plus dans le spectacle que l'organisateur du *Festival juste pour rire*. Les universités en tant que lieu de production de connaissances (et quoique les vieux grognons en disent, elles produisent des connaissances) sont un des centres principaux du mécanisme spectaculaire. Et en remplissant leur fonction sociale de critique, de « travail du langage », d'invention de concepts qui entreront dans le marché afin que rien ne change, elles génèrent une richesse qui aide à garder intacts les mécanismes existants du pouvoir. La fusion des professeurs et des journalistes (si bien réalisée au Québec par *Le Devoir*) est ce qui peut arriver de mieux (et donc de pire) : l'industrie lourde et l'industrie légère de la pensée s'épaulant pour conserver le statu quo.

Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. C'est fort. Ça fait penser, aussi parce que ce n'est pas tout à fait vrai. Rien que des images et des mots pour parler d'images et de mots. Tout est interprétation, comme tous les penseurs post-nietzschéens n'ont cessé d'annoncer. Et même dans les moments plus corporels (plus objectifs), les images médiatisent les rapports. En soi cela n'a rien

d'étrange. On ne fait plus l'amour de la même manière quand on a vu toutes sortes de positions, de vitesse, de frissons au cinéma. Mais cela pourrait être une richesse. Pourrait impliquer une augmentation des besoins et donc des requêtes plus fortes et donc des activités... Sur cela Debord ne serait pas d'accord. Il croit que l'augmentation des besoins n'est qu'un faux enrichissement (les pseudo-besoins), une ruse du marché. Oui, c'est certainement une ruse du marché, mais... l'arroseur peut être arrosé.

Debord, comme les penseurs de la post-modernité, croit qu'il faut de nouveaux concepts pour saisir la spécificité de notre époque. Mais, contrairement à ces derniers, il en a trouvé un de bien solide, « spectacle », qu'il veut employer pour donner des armes théoriques aux ennemis du... spectacle. Des armes théoriques inutilisables si elles ne volent pas sur les ailes de l'action.

Cinquante ans après on peut s'étonner de la génialité de sa découverte qui a été desservie par le signifiant qu'il a choisi, car « spectacle » avait et continue d'avoir, malgré les efforts de Debord, une connotation trop étroite. L'expression américaine *Knowledge Society* est bien plus forte et plus utile pour « les ennemis de la société ». Plus forte car elle permet de ramener la connaissance dans la société et de souligner la centralité du langage. Plus utile car plus vraie.

Entre l'optimisme bête de *La société communicationnelle* ou de *L'intelligence collective* et le pessimisme de *La société du Spectacle*, il y a de quoi inventer.

Ignacio

31 juillet, saint Ignacio de Loyola. Quatre cent cinquante ans après c'est encore un Espagnol, et encore un Ignacio qui est le champion de la foi. Comme son prédécesseur, saint Ignacio de Mondialisation publie ses exercices spirituels. Les derniers, parus dans *Manière de voir* 52, du *Monde diplomatique*, s'intitulent *Pour changer le monde* et font partie du dossier : PENSER LE XXI^e SIÈCLE

Titre vendeur ou attrape-nigauds, comme on préfère.

« Trop longtemps dépossédés de leur parole et de leur choix, des citoyens disent de plus en plus à travers la planète : *Assez !* » Ta ta ta taam ! Premier mouvement du cinquante-deuxième concerto pour trompes, cornes, tambours et olifants ou quatre « *Assez !* », suivis par les mots d'ordre de la pensée pamplemoussienne²⁴, scandent la mesure. « *Assez de voir le marché décider à la place des élus.* » Traduction : citoyens faites des manifs, criez afin que vos représentants (mes amis, ceux qui comme moi pensent qu'on peut encore gérer la *res publica* comme au XVIII^e siècle) puissent reprendre un pouvoir qui leur échappe. Citoyens aidez-nous à vous soumettre ! Le quatrième « assez » aurait pu être crié par

24 Il n'est peut-être pas inutile de souligner que la pensée pamplemoussienne — quand elle existe — n'est pas à rejeter « en soi » mais à cause de la présentation, le contexte, le style, etc. et surtout à cause du mélange d'éléments contradictoires mis émoussés qui donnent comme résultat un rata ranci.

n'importe quel dictateur du balcon de son palais, par des révolutionnaires dans des avenues grouillantes, par des prêtres tiers-mondistes, par des féministes... par n'importe qui en a marre de quelque chose (même par votre mère quand elle en a ras-le-bol du désordre dans votre chambre): « Assez de subir, de se résigner, de se soumettre ». Mais de tels mots d'ordre s'épuisent et épuisent s'ils ne sont pas suivis incontinent par l'action — de celui qui les lance aussi !

Dans le deuxième mouvement, il nous trace (comme d'habitude) un tableau apocalyptique où il perd même son français en présentant les nouveaux maîtres qui contrôlent le monde : « les marchés financiers, les groupes médiatiques planétaires, les autoroutes de l'information, les industries informatiques, les technologies génétiques ». Si on enlève les références aux nouvelles technologies on obtient une phrase classique du répertoire hitlérien où le souffle du locuteur prime sur le sens. Des autoroutes ou des marchés qui contrôlent ? Ça veut dire quoi ? Veut-il les parlements ? Derrière les autoroutes et derrière les parlements il y a des intérêts économiques (et non seulement financiers, comme il est si à la mode de dire) et des hommes. Surtout des hommes. Des hommes qui ne subissent pas, ne se résignent pas, et ne se soumettent pas (sinon à ce qu'eux-mêmes ont établi, comme l'Ulysse adornien). Le mouvement s'achève sur la liste des méchants : FMI (Fond Monétaire International), Banque Mondiale... J'ai oublié de dire qu'il avait débuté avec les bons : les ONG (Organisations Non Gouvernementales). Qu'un homme de la pensée pratique comme lui ne s'aperçoive pas que FMI et ONG c'est du pareil au même, en dit beaucoup sur le maître-penseur du Monde (diplomatique).

Troisième mouvement. Le diable, c'est-à-dire les groupes privés (qu'il nous dit être comme l'ex URSS, le diable par excellence). Le diable est responsable de : « (...) l'effet de serre (...) sida, virus Ebola, maladie de Creutzfeldt-Jacob, etc. » Et pour combattre le diable il faut mettre sur pied un « contre-pouvoir civique mondial » que les protestataires ont commencé à le construire à Seattle. En partant de ces protestations « la société civile internationale devrait occuper une place importante ». La société civile internationale, c'est-à-dire les soldats de la compagnie d'ONG ? C'est-à-dire les prochains experts qui travailleront pour les groupes privés ou qui blanchiront les consciences de ceux qui suivront à la télé les événements de leur quartier.

Quatrième mouvement. Même nos gènes deviennent des sources de profit. Mais ils l'ont toujours été ! Depuis que le corps est corps humain (dans l'histoire), il est source de profit et le corps contient des gènes... N'est-il pas préférable exploiter la description des gènes (j'imagine que c'est ça qu'il aurait voulu dire) que les gènes-mêmes ?

Cinquième mouvement. Ici il touche le point le plus haut de la mièvrerie : « il est temps de fonder une nouvelle économie (...) plaçant l'humain au cœur des préoccupations » et bien sûr les droits collectifs ne

pouvaient pas manquer : « Droit à la paix, droit à une nature préservée, droit à la ville, droit à l'information, droit à l'enfance, droit au développement des peuples » Sans doute vous n'y croyez pas, mais c'est vraiment une citation littérale ! Ce qui est sûr, c'est qu'au moins pour les journalistes, le droit à l'enfance est un droit bien acquis ! Le mouvement prend fin avec quelques notes fortes et fort à propos mais qui, dans le bruit de fond du concerto, sont presque inaudibles : « Établir un revenu de base inconditionnel pour tous, octroyé à tout individu, dès sa naissance, sans aucune condition de statut familial ou professionnel. Le principe, révolutionnaire, étant qu'on aurait droit à ce revenu parce qu'on existe, et non pour exister. L'instauration de ce revenu repose sur l'idée que la capacité productive d'une société est le résultat de tout le savoir scientifique et technique accumulé par les générations passées ».

Sixième mouvement. Transformer les utopies en des « objectifs politiques concrets pour le siècle qui commence ». Et dans ce programme pour changer le monde le premier point est, retenez votre souffle ! la création d'une « Cour pénale internationale ». Déléguer et punir. Déléguer et punir pour guérir.

Cette introduction à penser le XXI^e siècle ne promet rien d'excitant. Pour relever un peu le rata voici une suggestion moins ronde que les propos de saint Ignacio : ne plus considérer les compagnies comme des personnes morales et rendre les actionnaires et les gestionnaires responsables de tout ce que les compagnies font.

Classifications

Quelle différence y a-t-il entre dire que quelqu'un est Russe, Français, Argentin, Canadien... ou dire qu'il est Noir, Arabe, Chrétien, Musulman, Juif, Ouvrier, Femme, Blanc, Pauvre, Hétérosexuel... ? Ma question est bancale puisqu'elle oppose un groupement homogène fondé sur la nationalité (et donc, pratiquement sur la possibilité d'avoir un passeport) à un amalgame où l'élément discriminatoire peut être la race (noir ou blanc...), la religion (musulman, juif...), les sexe (homme, femme...), etc.

Mal posée « théoriquement », mais non politiquement car l'opposition de la nationalité au reste est dictée par les débats qui remplissent les tables rondes de la télé depuis que la « question » des communautés fait rage.

On a là un problème de classification (et comme dans tout problème de classification moins complexe il y a beaucoup de subjectivité dans le choix de l'ordre), un problème politique (et comme dans tout problème politique moins complexe il y a beaucoup de subjectivité dans le choix de l'ordre) et, pour ceux qui croient à une éthique indépendante de la politique, un problème éthique (et comme dans tout problème éthique moins complexe il y a beaucoup de subjectivité dans le choix de l'ordre). Toute cette subjectivité est partiellement limitée par les débats que la télévision déverse dans la société et qui nous mouille jusqu'à la moelle, si l'on n'est pas protégé par des intérêts ou des problèmes plus solides. Ce qui n'est pas du tout subjectif, c'est que ces ensembles ont des éléments communs : une personne

pourrait, par exemple : être Canadienne, Noire, Chrétienne, Ouvrière, Femme, et Hétérosexuelle en même temps (Pour ne pas me faire attaquer par mes amis nationalistes, j'ajoute que j'ai écrit Canadienne et non Québécoise parce que j'ai lié la nationalité au passeport).

Il est vrai qu'une nation est aussi une histoire et parfois une langue. Donc si on ne s'arrête pas à la forme un Suisse qui, après trois ans de vie au Canada, a la citoyenneté canadienne, n'ayant pas partagé l'histoire, n'est pas un « vrai » Canadien. Cette considération pourrait porter très loin et faire dire, par exemple, que les Français et les Anglais prisonniers à Guantanamo ne sont pas des Français et des Anglais. Et que les États qui sortent leurs « faux » citoyens font le jeu des Américains.

Considérons quelques-uns des ordres possibles pour décrire Fatima Dia, en considérant comme discriminateurs principaux la nationalité, la race, la tendance sexuelle, la religion. On aura :

- A). Française, Sénégalaise, mère, noire, musulmane, femme, ouvrière, homosexuelle.
- B). Noire, femme, Sénégalaise, musulmane, homosexuelle, ouvrière, Française, mère.
- C). Homosexuelle, noire, musulmane, Sénégalaise, ouvrière...
- D). Musulmane, noire, Sénégalaise...

Il est évident que le premier discriminateur en dit beaucoup plus sur celui qui opère la classification que sur les éléments classifiés. Un « bon » français choisirait certainement A) ; un bon fasciste français commencerait par homosexuelle et laisserait certainement Française en dernier ; une féministe se plaindrait parce qu'il n'y a pas femme en première place et une marxiste se demanderait pourquoi ouvrière n'est pas en première place. Mais le dernier discriminateur aussi est important, et le deuxième n'est pas sans intérêt, comme le troisième et le quatrième...

NOTA BENE. Avec les huit discriminateurs choisis il y a 40 320 ordonnancements différents et il suffirait de 12 discriminateurs pour pouvoir avoir un ordonnancement différent pour chaque européen (479 001 600).

FIN NOTA BENE

« Avec ce bordel de classification où veux-tu en venir ?

- Aux *Indigènes de la République*.
- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Ce sont des Noirs et des Arabes qui ont signé un manifeste où ils accusent les hommes de pouvoir en France de défendre une République qui les considère des citoyens de second ordre, exactement comme on considérerait leurs ancêtres dans les colonies. Des racistes.
- Un peu comme les Québécois de souche et les autres au Canada.
- Oui mais avec un renversement : c'est le québécois de souche qui se considère le colonisé.
- Quel est le rapport entre ces indigènes et ton préambule sur la classification.
- *Indigènes de la République* est une nouvelle catégorie transversale qui couvre plusieurs nationalités d'origine. Ce qui unit ces indigènes, au-delà de l'origine, c'est l'exclusion et la pauvreté.
- Donc un peu comme les prolétaires de l'époque marxisante ?

- Oui. Avec la communauté d'appartenance à la place de l'économie, communauté qui est donc étroitement liés aux origines des ancêtres.
- L'économie est toujours présente s'il s'agit, comme tu viens de le dire, d'exclusion et de pauvreté.
- Oui mais les conséquences économiques ne sont plus directement liées à la condition de travail mais elles passent par la colonisation des ancêtres de laquelle il est pratiquement impossible de se défaire ne fût qu'à cause de la couleur de la peau.
- De l'économicisme au culturalisme ?
- Si tu veux. Disons du communisme au communautarisme.
- Si on emploie le langage de tes amis comparatistes, c'est une nouvelle métaphore pour lutter contre l'exploitation. Un pas en avant pour un nouveau récit.
- Ou un pas en arrière. L'exclusion et la pauvreté ne sont pas réservées aux indigènes venus des autres continents. Les indigènes excluent les « exclus » indigène de France, les Français de souche pauvres. En plus leur exclusion est liée, très liée à l'appartenance religieuse, ce qui fait faire quelques millions de longs pas en arrière.
- Cette hargne contre la religion est tellement exagérée qu'elle devient suspecte.
- Pense ce que tu veux. On se reparlera dans quelques décennies.
- Optimiste !
- Je ne suis ni français ni indigène. Mais je suis un mâle, blanc, hétéro, cadre, athée, apatride, pas encore trop vieux. Un vrai privilégié, quoi et comme tout bon privilégié il faudrait donc que je me taise.
- Ou que tu te limites à jouer avec les classifications. »

Les États-Unis d'Europe

On veut créer les États-Unis d'Europe ? Mais les États-Unis d'Europe sont déjà là : ils s'appellent France. La politique française en Europe est une copie conforme de la politique états-unienne dans le monde : même arrogance, même mépris des petits pays, même emploi de la politique extérieur pour endurcir la politique interne, même nationalisme barbare, même défense des privilèges de ses agriculteurs, de ses industries, de sa culture, même centralité de l'industrie nucléaire, même endettement, même culture de la guerre, même présidents caricaturaux. Une seule grande différence : l'Hexagone a un ministre des affaires étrangères fade comme un homme fade que l'entourage gonfle, les rênes de la politique extérieur du pays de la Coca-cola sont dans les mains d'un homme pas tout à fait Blanc, pas tout à fait Noir, d'un insaisissable

Mitterrand et Chirac

Le peuple, la presse, la télévision et les experts français sont contraires au projet des pyramides de l'architecte américain Pei. Ce n'est pas la première fois que le peuple, la presse et les experts français s'opposent au projet d'un architecte étranger pour le Louvre : en 1665 ils forcèrent Louis XIV à renvoyer Bernini et à charger du projet trois

architectes pure laine. Mitterrand, qui connaissait l'histoire de son pays, rassura Pei : « Ce qui arriva à Bernini, ne vous arrivera pas. » Le risque était pourtant énorme. Effectivement, tous les membres de la commission refusèrent le projet, mais Mitterrand fut moins influençable que Louis XIV et, à Pei, n'arriva pas ce qui était arrivé à Bernini. Je ne sais pas si le peuple, la presse, la télévision et les experts français remercièrent Mitterrand pour ne pas avoir subi leur influence mais, vu la qualité des résultats, ils auraient dû le faire.

Imaginez que le projet avait été commandité 20 ans plus tard, sous Chirac.

Bonne Mère !

Le projet d'un américain pour le Louvre ? Impossible ! « Ces Amerlos n'ont pas d'histoire », auraient crié tout bas Chirac et son valet de cour. « La France aux Français ! », aurait crié le peuple — ce même peuple qu'il n'y pas si longtemps criait « Algérie française ! »

Justice

Il n'y a pas de justice sur cette terre. Même pas en prison. Surtout pas dans les prisons à haute sécurité américaines où la majorité des détenus noirs ou hispaniques rendent la vie difficile aux Blancs. Surtout aux Blancs riches.

« Un juste retour des choses.

- Une justice juste n'est pas vengeance.
- Il ne s'agit pas de vengeance. Les Blancs riches payent pour leurs péchés, comme les Noirs pauvres pour leur révolte.
- Les Blancs riches payent deux fois.
- Les pauvres payent continuellement.
- Mais on parlait des prisons. Les Blancs payent plus cher parce qu'ils n'étaient pas habitués à cette dureté. Leur saut dans le malheur est plus grand.
- Pour une fois que la vie dure et difficile aide à quelque chose !²⁵
- C'est ton côté gauchiste et simpliste qui te fait parler. »

Je dois admettre que, dans cette histoire de prison, il y a quelque chose où mes points de repère se liquéfient et qui me fait sentir impuissant comme quand je discute du port du voile en France. En fait, ce n'est pas vrai que les personnes les plus pénalisées en prison sont les Blancs riches.

Ce sont les Femmes blanches riches.

Et c'est sur « femmes » que le bât blesse.

Genre et richesse. Genre et race. Race et genre. Race et richesse...

Une vraie guêpière.

Géopolitique infantine

Même si les analogies entre l'empire romain et l'empire américain sont si nombreuses que l'on en a marre d'en entendre parler, je vais en proposer une qui vient de jaillir de mes souvenirs de l'école primaire. Comme

²⁵ Dans les camps de concentration nazis, jusqu'à une certaine limite, c'était la même chose.

tout petit Italien j'étais pro Empire et comme tout enfant qui n'avait pas encore de télé, mes connaissances de géographie étaient généreusement influencées par mes sentiments.

Pour moi le monde ancien se divisait en quatre parties : les territoires de l'Empire dont l'extension variait en fonction de la méchanceté des voisins ; les territoires du nord où des barbares vivaient comme des bêtes et qui, un jour, auraient été domptés par la religion chrétienne , les territoires de l'Afrique profonde où il n'y avait pratiquement que des lions, des éléphants et des singes ; les territoires de l'est où vivaient les méchants et cruels Parthes, insensibles à tout ce qui était beau, bon et généreux.

Une bonne partie des Américains pensent aujourd'hui comme le petit Italien : les Irakiens, les Syriens, les Iraniens et les Palestiniens ayant pris la place des Parthes. Mais ce n'est pas cette charmante analogie que je veux souligner. L'analogie qui m'intéresse réside plutôt du côté des puissants : du côté des empereurs et des généraux qui, dans un cas comme dans l'autre, ne semblent pas avoir compris grand-chose. Comment pourraient-ils comprendre que pour gagner une guerre entre des pouvoirs dont les convictions sont profondément enracinées dans la pauvreté intellectuelle et la richesse économique (ceux qui disent que les pays des Parthes sont pauvres ne savent pas ce qu'ils disent), on ne fait pas de guerre armée ?

Les Parthes ne sont ni Allemands, ni Russes.

La guerre contre les Parthes ne peut se gagner qu'en arrêtant de les combattre et en laissant le temps dévoiler que les intérêts de leurs grands et petits chefs sont frères de ceux de nos chefs et, surtout, en ouvrant les frontières et laissant les gens circuler et les chaînes d'ADN se mélanger.

À l'époque où je pensais que le monde de l'Antiquité était divisé en quatre parties, je pensais que le monde moderne aussi était divisé en quatre : L'Europe (qui en effet couvrait les territoires de l'Empire romain), l'Afrique pleine de missionnaires et d'enfants qui mouraient de faim, l'Amérique, l'Australie et la Suisse qui étaient un seul pays où les Italiens allaient s'enrichir et enfin la Chine, le pays de Marco Polo.

Les Parthes n'existaient plus. Entre l'Extrême Orient et l'Occident il n'y avait rien.

Géopolitique adolescente. Entre l'Extrême Orient et l'Occident il y a toujours eu et il y a encore un Moyen Orient extrême. C'est cet « extrême » non géographique qui rend l'entrée dans le monde de la technique plus difficile pour les Parthes que pour la Chine, le Japon et l'Inde. Le Moyen Orient extrême se bat comme une bête blessée pour garder des conditions de vie qui font l'affaire de bien de gens, en Extrême Orient et en Orient extrême comme en Occident. C'est une affaire d'or. Noir. Dans tous les sens du mot.

Trop

Il est midi. Sept employés de CGI (une société informatique) cherchent un restaurant rue Ste-Catherine.

Ils sont agités comme des collègues qui s'entendent bien et qui parlent, euphoriques, des chaînes du clavier qui les statufie devant l'écran. Quatre femmes et trois hommes. Deux femmes aux souliers à talons trop hauts, aux jupes trop élégantes, à la coiffure trop soignée, au maquillage trop parfait, aux voix trop fortes, aux mouvements de tête trop décidés, aux regards sur les hommes trop admiratifs... Pourquoi ai-je écrit quatre femmes et trois hommes ? Par paresse. Deux secrétaires et cinq informaticiens. Et le trop ? Et le trop appliqué aux deux secrétaires ? Ce trop est de trop parce que le pouvoir et l'argent fixent le goût et les paroles qui nous enrégimentent dans le quotidien.

J'aurais dû écrire deux personnes qui sont au service de cinq autres.

Queimada

Sans doute que *cause et effet* sont des inventions des hommes pour organiser le trop grand nombre d'événements qui se présentent à leur tête mais, parfois, trouver une cause est tellement grisant qu'on ne peut pas s'empêcher de la croire réelle. Ce qui n'est pas sans « causer » des conséquences fâcheuses quand les autres se grisent avec d'autres causes pour les mêmes effets. Qu'au XIX^e siècle le cours du sucre à la bourse de Londres ait été la cause des interventions armées dans les îles des Caraïbes est une certitude grisante que le réalisateur de *Queimada*, Gillo Pontecorvo, réussit à transmettre aux spectateurs. On sort du cinéma et, pendant au moins dix minutes, on est sûr que c'est l'économie qui pilote la politique et que, pour les investisseurs, les conditions de vie des Noirs qui coupent la canne à sucre n'a aucune importance. Bien plus : « les conditions de vie » n'existent pas car ces Noirs n'ont pas de vie, sinon comme cause de changement des chiffres inscrites sur le tableau de la bourse. Une position marxiste, celle de Pontecorvo, de la plus pure orthodoxie, comme il l'avait déjà montré dans son film le plus célèbre, *La bataille d'Alger*. « Gillo m'aurait bien mis dans la bouche des citations du *Manifeste*, si je n'avais pas refusé de les dire », écrit Marlon Brando²⁶, qui dans le film joue le rôle d'un espion anglais. Et pourtant cet engagement, ce « simplisme », cette causalité de premier niveau ne sont pas gênants. Impossible de prendre des distances : le jeu des acteurs et le rythme sont tels qu'on est dans l'île qui brûle (le film a été distribué avec le titre *Burns* !). Si on était moins coincé à un certain moment on lancerait n'importe quoi contre l'écran pour manifester notre indignation. Mais cela n'est plus possible, l'image est en train de se désincarner de se « paroliser ». Ce film contrairement à *La bataille d'Alger* n'a pas eu de succès. Pourquoi ? Quelle est la cause ? Pontecorvo dirait probablement qu'il est dérangeant à cause de son engagement. Je le crois moi aussi.

Descansar

José Rizal Y Alonso (1861-1896), avant d'être fusillé par les Espagnols, dans son *Ultimos adios : Morir es descansar* (Mourir, c'est se reposer). Le Che avant de se faire assassiner : *no hay tiempo para descansar*. Le

26 Marlon Brando et Robert Lindsey, *Les chansons que m'apprenait ma mère*, Belfond 1994.

Che connaissait sans doute le poème de Rizal et, contrairement à l'interprétation courante, il voulait dire que ce n'était pas le moment pour mourir. Ça ne l'est jamais. Il y a toujours quelque chose à régler.

Analogies

Les analogies entre l'empire américain et l'empire romain (universalité, justice, police, paix, *panem et circenses*...) ne devraient nous faire oublier les dissemblances.

Par exemple.

L'empereur romain pouvait être Tunisien, Espagnol... ; l'empereur américain doit être né aux États-Unis.

Autre exemple.

L'empereur romain (même Dioclétien !) faisait des pieds et des mains pour ne pas tuer ces fous du Dieu chrétien ; l'empereur américain est un fou du Dieu chrétien, maniaque des piqûres létales et des chaises électriques.

Autre encore.

L'empereur romain envoyait des gouverneurs formés dans les écoles de la province grecque dans les provinces ; les gouverneurs « démocratiques » des provinces sont formés dans les écoles de la capitale de l'empire.

Autre encore.

L'empereur romain vivait dans la Ville de l'Empire ; l'empereur américain vit dans une maison blanche à la campagne.